

DANSE

Emio Greco entre l'ordre et le chaos

Page E 4



DOSSIER

La scène en crise? Quelle crise?

Pages E 6 et E 7

◆ LE DEVOIR ◆



DANSE

DGM

Danse génétiquement modifiée; le corps de demain sous la loupe dans CYP₁₇

FRÉDÉRIQUE DOYON

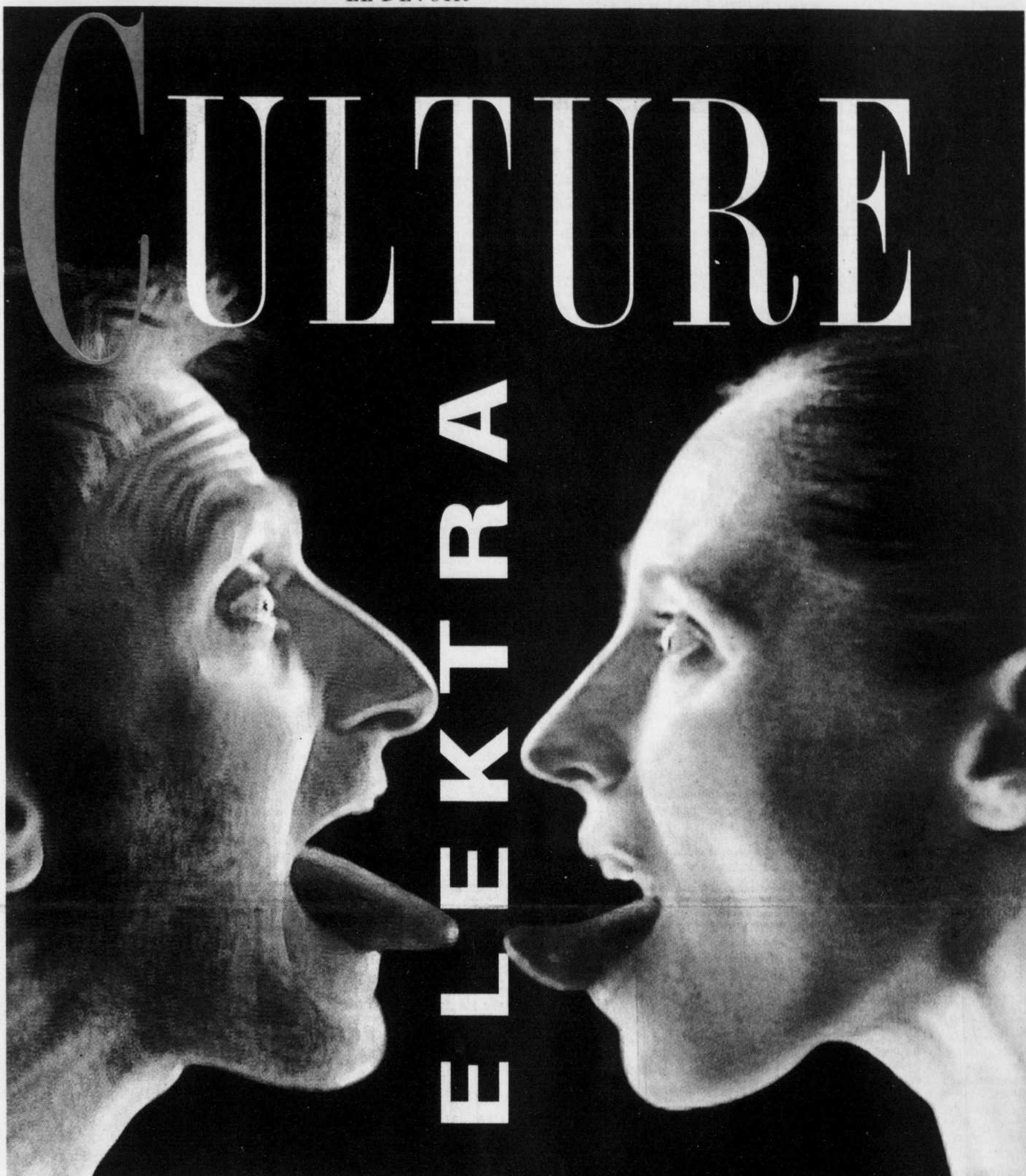
La fin du siècle dernier a déversé son lot de peurs — informatiques, politiques, apocalyptiques. En sondant les enjeux appelés à marquer ce début d'une ère nouvelle pour en faire une pièce, André Gingras ne se doutait pas qu'il préparait le terrain de son succès. Au-delà des fantasmes ballottés par l'air du temps, une renaissance bien réelle s'annonce pour lui.

À l'époque, le chorégraphe d'origine canadienne basé aux Pays-Bas n'a qu'une création à son actif mais beaucoup de milage à titre de danseur, tant pour des artistes de la danse que pour ceux du théâtre, des deux côtés de l'Atlantique. Mais, après avoir travaillé pendant huit ans pour le dramaturge Robert Wilson, du sang de créateur coule indéniablement dans ses veines. Au festival CaDance de La Haye en 2000, son solo CYP₁₇ fait sensation et le propulse au rang des créateurs en vue aux Pays-Bas. Depuis, il multiplie les projets, mais c'est avec cette pièce qui l'a vu naître comme chorégraphe qu'il baptise la scène montréalaise et canadienne cette semaine.

«Je trouvais important de montrer où on en était, comme société et dans les arts», explique en entrevue au Devoir André Gingras, dans un français rouillé par les années passées aux Pays-Bas, à propos de la gestation de cette œuvre charnière. Je voulais aborder un thème qui reflète l'état du corps dans la société.»

À l'époque, la vache folle accaparait les médias européens. Derrière les questions plus alimentaires se dressait le spectre du génie génétique, qui commençait à montrer des signes concrets de son potentiel de transformation de la vie, à la fois fascinant et inquiétant. Rassemblant ces phénomènes et leur impact sur la vie humaine, il crée un solo comico-absurde où le corps semble en proie à une nervosité extrême, risible, incapable de compléter un geste qu'il semble décomposer et recomposer à l'infini. CYP₁₇ renvoie d'ailleurs à l'identification du gène responsable de la réaction chimique qui s'opère dans le corps à la suite d'un stress, mieux connue sous le nom d'adrénaline.

VOIR PAGE E 2 : DGM



Benoît Lachambre et Carol Prieur

MARIE CHOUINARD

Plonger dans l'interactivité

Avec de nouveaux espaces et un calendrier resserré, le festival Elektra, pour sa sixième mouture qui débute cette semaine, continue d'allier musique électronique de pointe et création visuelle. Avec les Front 242, Red Sniper, UVA et D-Fuse, quelques-uns des plus importants groupes et VJ de l'heure en art technologique, la musique se fera plus que jamais visuelle. Mais le festival Elektra propose cette année un programme qui donne à la notion d'interactivité un tour de vis supplémentaire. Bienvenue dans l'«inter-réactivité».

BERNARD LAMARCHE

Lors de la conférence de presse du 6^e festival Elektra, Patrick Masbourian, porte-parole de l'événement, a lâché le mot «inter-réactivité» au sujet de la programmation. Lorsqu'il est marié à la technologie de pointe et à un brin de créativité, l'art de l'installation peut proposer des rencontres plus incarnées entre les œuvres — des machines qui cherchent à se faire oublier en tant que machines — et le public. Cet amalgame large loin derrière les bornes qui n'ont d'interactif que le nom et qui font de vous les héros d'une aventure aux ramifications limitées. L'approche n'est pas inédite, mais elle semble désormais prendre une plus grande place. Les machines réagissent à votre présence et provoquent à

leur tour des réactions, influencent vos comportements. Ainsi, la communication emprunte les voies de transactions complexes entre les ordinateurs et vous.

En toute honnêteté, Patrick Masbourian avoue avoir lancé le mot à l'improviste. Mais derrière cette intuition devait bien se cacher quelque chose, non? «Je n'ai pas fait une thèse là-dessus, mais je trouvais que plusieurs artistes l'avaient explorée dans le cadre de certaines œuvres présentées à Elektra. Par ta présence physique, par ta gestuelle, par ton déplacement, et dans certains cas par ce que tu peux dire, tu vas influencer sur le comportement d'une machine, d'une œuvre, et cette machine et cette œuvre vont réagir à la présence et vont faire réagir le visiteur et ainsi de suite.»

Ce va-et-vient s'approche peut-être le plus d'un négoce émotif journalier, de modes de communication connus, de transac-

tions quotidiennes. «Tu réagis à ce que tu as provoqué, en d'autres mots, complète le porte-parole. Ce que j'aime beaucoup, c'est la réaction en chaîne que ce contact provoque, qui devient un vrai dialogue.» On n'en est plus depuis belle lurette à des bornes interactives qui se limitent à un questionnaire qui déballe, au mieux, une histoire dans laquelle le visiteur est appelé à se promener et à explorer diverses possibilités.

Il y a fort à parier que cette nouvelle option sur l'interactif sera traitée à fond par Chris Salter, professeur adjoint à Concordia au département en design et arts informatiques. Ce dernier prononcera en effet une conférence, le 13 mai à l'Usine C, intitulée «Espaces visuels et sonores réactifs - Immersion, performance et élasticité du temps».

Cantique n° 3

Une des œuvres exemplaires de cette approche dans Elektra, selon Masbourian, est l'œuvre de Marie Chouinard et de Louis Dufort. Le Cantique n° 3, qui fait suite aux versions cinématographique et multi-écran de l'œuvre, revient au tête-à-tête, entamé dans les deux premières versions, entre un homme et une femme pour lesquels le souffle, la voix et les cris, parfois étouffés, sont les moteurs

VOIR PAGE E 2 : ELEKTRA

Festival de théâtre des Amériques

du 25 mai au 8 juin 2005 : 140 spectacles

www.fta.qc.ca

BILLETS EN VENTE DES MAINTENANT

INFO-FESTIVAL (514) 871-2224
Forfaits spectacles 1-866-844-2172
Forfaits hébergement

billetterie Articulée

ADMISSION

Paris : Modène : Le Caire : Montréal : Bruxelles : Beyrouth : Toronto : Chiraz

Le happening théâtral à Québec!

25 MAI AU 5 JUIN 2005



La chambre d'Isabella Belgique

Une présentation McCarthy Térrault

Sur le plateau, neuf interprètes disent, jouent, chantent et dansent la vie d'Isabella... un très réjouissant happening théâtral.

« Avec *La Chambre d'Isabella*, Jan Lauwers, Viviane de Muynck et la joyeuse bande de Needcompany répondent par des figures de liberté et de jouissance aux ersatz d'un monde abêti par le mensonge. »

Mouvement



Half Life Toronto

En anglais avec surtitres français

Qu'est-ce qui demeure quand les souvenirs s'effacent? Une méditation poétique sur l'identité, la vie et la mémoire.

« Production magnifique et brillante »
The Globe and Mail



Danse sur des verres Iran

En farsi avec surtitres français

Première nord-américaine! Un spectacle qui parle à l'âme et rejoint le cœur... c'est un appel à la liberté, le cri d'une féminité insaisissable.

« Après Bonn et Moscou, *Danse sur des verres* a laissé Bruxelles les larmes aux yeux »
Le Monde



Vie et mort du roi Boiteux Québec

Une présentation LE SOLEIL

Frédéric Dubois et sa bande s'en donnent à cœur joie dans cette saga familiale fabuleuse et pitoyable.

« (...) une aventure incontournable au sein d'une création mythique de notre théâtre »
Le Soleil

« Voir le roi Boiteux est une expérience, un « trip », un voyage extraordinaire. »
Le Devoir

SOIRÉE Bénéfice 25 MAI

JAMES HYNDMAN
COMÉDIEN ET PRÉSIDENT D'HONNEUR

« Cet événement rassembleur donne un air de fête à la cité et nous permet, à nous spectateurs - le temps d'une représentation - de voir le monde autrement, de le questionner, de se révolter, et parfois, de se réconcilier avec lui. Soyez avec moi, complices de cette Belle cause »



- 17h30 Cocktail dînatoire à l'Observatoire de la capitale
- 20h Spectacle *La chambre d'Isabella* (Belgique) au Grand Théâtre de Québec
- 22h Entretien avec le metteur en scène Jan Lauwers et la comédienne Viviane De Muynck, animé par Brigitte Haentjens.

INFOS ET RÉSERVATIONS : 692.3131
www.carrefourtheatre.qc.ca

SOIRÉE BIS 27 MAI Totalement déraisonnable!

Le ZINK REVIVRA
POUR UNE SEULE SOIRÉE EN 2005!
Ne râtez pas cette occasion unique.



BINGO + DJ
Vendredi 27 mai dès 21h

CARTE DE BINGO REQUISE
Vendues à l'entrée du ZINK au coût de 5\$ ou 3 cartes au coût de 12\$. Aussi disponibles à la billetterie du Carrefour international de théâtre au 369 rue de la Couronne, 4^e étage

Théâtres d'Ailleurs
UNE PRODUCTION
CARREFOUR INTERNATIONAL DE THÉÂTRE
QUÉBEC

Billetterie
529.1996
www.carrefourtheatre.qc.ca

QUÉBEC
25 MAI AU 5 JUIN
2005



Culture

DGM

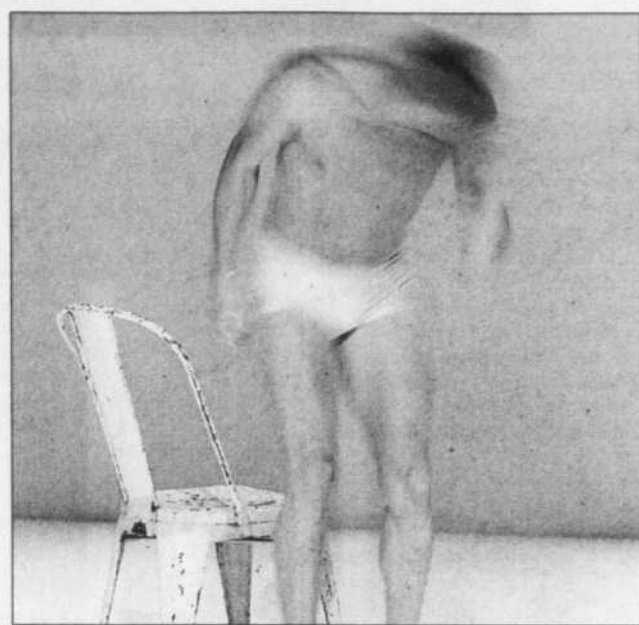
SUITE DE LA PAGE E 1

Une gestuelle unique

Dans un espace restreint d'une blancheur immaculée qui évoque le laboratoire, *l'homme est mis en situation de stress trois fois dans la pièce*, explique-t-il. En écho, le travail vidéo de Fabio Iaquone suggère un homme réduit à sa simple copie virtuelle, tandis que l'interprète Kenneth Flak livre un monologue où surgissent les scénarios d'une conspiration politique. À trop vouloir se réinventer et se perpétuer, une schizophrénie destructrice nous guette-t-elle? La question est lancée, avec humour, grande leçon apprise auprès de Robert Wilson.

« Bob montrait deux morceaux de papier, un noir et un blanc », raconte André Gingras, qui a travaillé pendant huit ans auprès du dramaturge réputé, notamment pour la tournée de *Seventy Angels on the Facade* (1998) et *Prometheus* (2001). « Il disait: "Quand on les sépare, le noir reste noir et le blanc reste blanc. Mais quand on les met ensemble, chaque couleur prend plus de valeur. Le noir devient plus noir." C'est une belle allégorie pour le théâtre. En ajoutant l'humour au côté sombre, on rit mais on réalise encore plus que c'est terrible. »

Quoiqu'il insiste sur la distance et les différences qui distinguent leur travail, il reconnaît l'influence énorme que ce monstre sacré du théâtre expérimental a eue sur lui. « J'ai énormément appris de lui, dit-il. C'est un maître de la lumière. » Le chorégraphe a aussi pué chez lui le désir de mêler d'autres formes d'art à la danse, notamment l'art visuel.



CYP 17 d'André Gingras

SOURCE AGORA DE LA DANSE

Les grandes questions contemporaines constituent le fil conducteur des œuvres d'André Gingras. Depuis *CYP 17*, il a créé *The Sweet Flesh Room* (2002), où il aborde l'enjeu de la sécurité, puis *The Lindenmeyer System* (2003), première œuvre intégrale qui traite des phénomènes migratoires. À chaque nouveau thème, il développe une gestuelle spécifique. « Dans chaque pièce, j'essaie de trouver une manière de bouger qui s'accorde avec le thème. »

Pour le solo *CYP 17*, il a passé en revue toutes les maladies génétiques jusqu'à ce qu'il découvre le syndrome de Tourette. « C'est devenu la base du langage physique »,

confie-t-il. Le concept de corps sans organes du philosophe Gilles Deleuze l'a aussi beaucoup inspiré. Pour l'apport vidéographique, André Gingras et son collaborateur ont puisé notamment dans le breakdance pour trouver un vocabulaire le plus « digital » possible.

Formé en danse à l'université Concordia de 1986 à 1989, André Gingras a rapidement fait le tour de Montréal et de Toronto. Il a connu l'illumination à New York, où il a vécu et travaillé pendant cinq ans, notamment avec Doris Humphrey et Christopher Gillis (le frère de Margie). Après quoi, la Grosse Pomme lui avait livré

tous ses secrets, lui laissant surtout l'amère déception d'une nation qui n'a pas à cœur le développement artistique.

Rien n'est parfait et l'Europe a ses défauts, note-t-il, mais elle cultive au moins une volonté politique claire en matière de soutien artistique. « Il y a beaucoup d'infrastructures pour la danse: un circuit de festivals, des centres de production, et il y a de l'argent... » À La Haye où il est basé, André Gingras bénéficie, à l'instar d'une poignée d'autres chorégraphes, du parrainage de Korzo Producties, maison de production affiliée au théâtre Korzo, qui offre un lieu pour les répétitions et le montage, des techniciens, des services d'administration et de promotion.

Dylan Newcomb, qui partage la soirée toute néerlandaise de l'Agora de la danse avec André Gingras, se produit aussi sous la bannière de Korzo Producties. Né et formé aux États-Unis, il danse pour le prestigieux Nederlands Dans Theater pendant sept ans avant de s'engager, à partir de 1999, dans une carrière de chorégraphe et danseur indépendant. Son solo *Breath*, une œuvre chorégraphique et musicale qu'il interprète lui-même, complète le triptyque *Full Circle*, qui porte sur la lente éclosion de l'individu.

CYP 17

D'André Gingras

BREATH

De Dylan Newcomb
Du 11 au 14 mai à l'Agora de la danse

ELEKTRA

SUITE DE LA PAGE E 1

de la liaison. Dans sa version interactive, ce sont les utilisateurs qui deviennent les manipulateurs de l'œuvre. Ils joueront à la fois les rôles de VJ et de DJ, live, grâce à un outil de montage en temps réel qui procède par granulation synthétique et par boucles.

Ainsi, les visiteurs sont appelés à se glisser dans la peau de cet homme et de cette femme pour

devenir les marionnettistes d'une performance visuelle et sonore dont les règles sont données par Chouinard et Dufort.

Rencontrée cette semaine, Marie Chouinard aime l'idée d'une rencontre plus riche que celle que permet une interactivité simple. La chorégraphe tient toutefois à ce que l'interface de communication entre le visiteur et la machine demeure la plus simple possible. Devant le travail de Chouinard et

Dufort, quelques boutons sont offerts, qui fournissent un langage avec lequel l'utilisateur pourra se familiariser d'abord avant d'en explorer les possibilités.

Avec le *Cantique n° 3*, on devient presque créateur. « D'une certaine manière c'est vrai, concède Chouinard. Mais c'est surtout un jeu. On est en train chaque fois de créer un nouveau montage, une nouvelle conversation à partir du souffle de cet homme et du souffle de cette femme. Je ne prétends pas que c'est une nouvelle œuvre chaque fois. »

L'œuvre propose une modalité de communication plutôt qu'un propos sur l'interactivité elle-même. Si entre la borne et le spectateur la relation est simple, c'est dans l'accord entre les deux pôles offerts par l'œuvre que les choses se compliquent bellement. « Tu peux répondre à l'autre personne en envoyant un signal différent. Si un des personnages crie trop, par exemple, tu peux envoyer avec l'autre un chuchotement. »

Présentée à Monaco en décembre, la pièce parvient, selon la chorégraphe, à attirer les gens et à les retenir. « À travers la machine, deux personnes se rencontrent. Un dialogue se crée entre les deux, ils communiquent de façon non verbale. »

La pièce du duo Chouinard-Dufort est présentée à l'Usine C, le quartier général d'Elektra.

œuvre intitulée *Frequency and Volume*. Masbournian rattache son travail à l'idée d'interactivité. L'œuvre, selon lui, « transforme le corps en syntoniseurs humains. Les spectateurs présents projettent leur ombre sur un écran géant, et selon leurs déplacements captent de véritables ondes radio et manipulent le volume en fonction de la grosseur de leur ombre. On dépasse l'écran tactile et l'œuvre appelle à ce que l'on se transforme en performeur. On a un réel échange, qui est basé sur un véritable échange sensoriel. Ici, si le son est trop fort, je vais peut-être me retirer. Et la machine va réagir à la manière avec laquelle je vais me retirer. Il y a un échange. »

Dans la salle des pas perdus de la Place des Arts, la pièce *Vétroy*, des Platinistes numériques (Patrick Lamarre, Danny Perreault et Thomas Ouellet Fredericks), en collaboration avec Dominic Gagnon et Jason Arsenault, cadre dans ce même type d'approche. L'œuvre propose un mur de téléviseurs qui joueront du désir des gens d'apparaître au petit écran. Les mouvements des passants devant l'appareil généreront une danse toute de bruits et d'ambiances sonores électriques, comme l'affirme le programme.

Le Devoir

ELEKTRA

Du 10 au 15 mai
En divers lieux
www.elektrafestival.ca

Au sujet du festival Elektra, lire aussi Bernard Lamarche en page E 8.

Mesdames, Messieurs,
damoizelles aux cuisses fraîches
et aux tétins mollets, beuveurs tres illustres
et vous là-bas dans le noir,
Verolez tres precieux
et autres stratèges de commandite,
Au commencement n'étoit le Verbe, mais le Cri.
Puis vint le Festin.

DU 3 AU 14 MAI 2005
du mardi au samedi à 20h30

RABELAIS

de PATRICK DROLET et OLIVIER KEMEID

Avec OLIVIER AUBIN, MARIE-JOSÉE BASTIEN,
PATRICK DROLET, OLIVIER KEMEID,
ALEXIS MARTIN et SIMON ROUSSEAU

à ESPACE LIBRE
1945 Fullum
MÉTRO FRONTENAC
ENTRÉE 21\$ PRÉ-VENTE 30\$ la paire
RÉSERVATIONS (514) 521-4191

le nouveau théâtre
NTE
expérimental

une production du
NOUVEAU THÉÂTRE
EXPÉRIMENTAL
www.ntc.qc.ca



Le Cabaret du 50^e

SOIRÉE BÉNÉFICE FESTIVE

DERNIÈRE CHANCE!

Joignez-vous à cette grande fête! Il reste encore quelques billets pour la grande célébration des 50 ans du Quat'Sous!

Invités surprise interprétant des chansons de L'Ossidicho • Yvon Deschamps fera un nouveau monologue • Le Quat'Sous quassa donna! • Gilles Renaud et René Richard Cyr interpréteront un extrait de Hosanna de Michel Tremblay • France Castel, Monique Richard, Linda Sorgini et Nadine Turbide chanteront un extrait du Blues du toaster • Aux tables tournantes en fin de soirée Maxime Denommée et Maxime Gaudette et le BINGO DU QUAT'SOUS • Le lundi 09 mai 2005 à 19h30, au Cabaret La Tulipe 4311 rue Papeau (coin Mont-Royal)

Renseignements 514 845 7277 Coût des billets : 50\$ 75\$ et 150\$

Culture

THÉÂTRE JEUNES PUBLICS

Une fugue «sur place»

L'HÉRITAGE DE DARWIN

Texte: Évelyne de la Chenelière.
Mise en scène: Sylvain Scott.
Avec Jacques Laroche et Frédéric Paquet. Scéno, costumes, accessoires: Olivier Landreville.
Une production du Théâtre Le Clou présentée à la Maison Théâtre jusqu'au 15 mai. Public visé: les enfants de 11 à 14 ans.
Durée: environ une heure.

MICHEL BÉLAIR

L'un, Julien, vient d'une famille tellement aisée qu'il est là parce qu'il n'a pas voulu suivre sa mère en Italie ou son père à New York. L'autre, Jacques, vit avec un père alcoolique, une mère acariâtre et une grand-mère à moitié folle dans un quartier tout ce qu'il y a de populaire. Ils sont tous deux à Montréal pour l'été, à essayer de passer le temps ensemble en faisant tout ce qui leur passe par la tête, ou presque. Ils ont 12 ou 13 ans, pas plus. Et comme la majorité des enfants de 12 ou 13 ans, ils jouent aux grands. Ils viennent d'ailleurs de se mettre les pieds dans les plats en empruntant de l'argent pour faire un coup fumant. Bref, au moment où s'amorce cet *Héritage de Darwin*, la deuxième production du Clou pour ce créneau très précis des 11-14 ans, Julien et Jacques sont dans la merde...

Tout cela, on le sait assez rapidement. L'espace de deux ou trois répliques et de cinq ou six phrases, Évelyne de la Chenelière a vite fait de poser les choses clairement: on sait que Julien et Jacques sont en train de faire une fugue «sur place» sans que personne le sache. Et qu'ils doivent trouver une façon de se sortir de la situation embarrassante à laquelle on faisait allusion plus haut. Bon. Mais l'action de la pièce n'est pas là. Elle est plutôt dans l'interaction entre Jacques et Julien et dans leur perception du monde qui les entoure. Dans cette angoisse sur le mode mineur qui est le lot des enfants de 12 ou 13 ans qui ne sont plus tout à fait des enfants — puisqu'ils ont déjà quitté l'école pri-

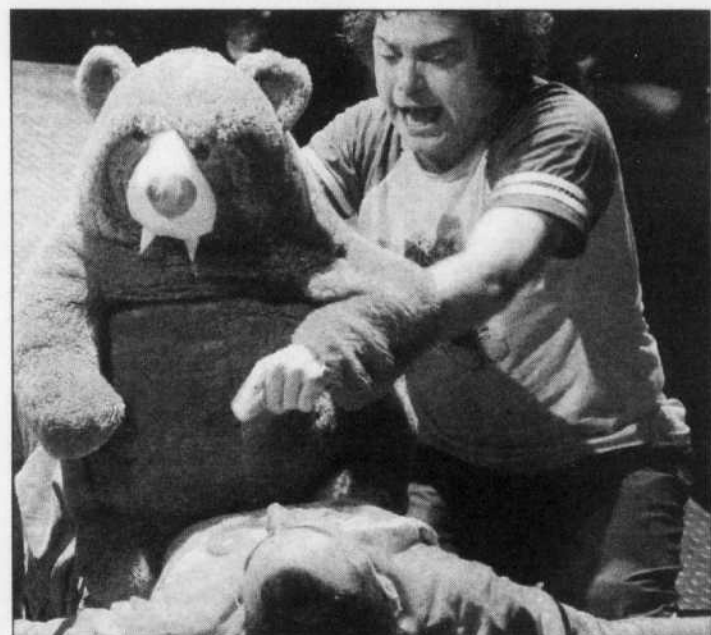
maire — mais qui ne sont pas encore des adolescents, eux qui viennent à peine d'aborder le secondaire.

C'est surtout chez Julien qu'on verra tout cela s'exprimer. Julien qui est obsédé par Darwin et sa théorie de l'évolution voulant que seuls les plus forts survivent. Est-il un fort ou un faible? Parviendra-t-il à survivre dans le monde impitoyable auquel il fait face alors qu'il se demande déjà qu'elle est sa place à lui avec ses si faibles moyens? Jacques, lui, est plus pragmatique. Il cherche tout autant et même plus que Julien à trouver des solutions concrètes à leur problème commun. Évidemment, c'est lui qui trouvera.

Pour transcrire ce monde à la fois éparpillé et tout en subtilités où l'on reconnaît bien l'écriture d'Évelyne de la Chenelière qui aime partir d'événements concrets, Sylvain Scott a appliqué la méthode Le Clou à sa mise en scène. Il a d'abord campé les deux personnages de façon bien claire: Jacques Laroche et Frédéric Paquet illustrent très rapidement, par leur façon de jouer, les différences de fond qui particularisent Jacques et Julien. Il a ainsi fait de Jacques une sorte de patenteux qui s'amuse avec les gadgets vidéo qu'il trouve chez Julien; la production s'appuie donc tout au long sur des troupes vives souvent étonnantes qui font le délice des jeunes spectateurs.

Malgré tout, on sentait des remous dans la salle l'autre matin à la Maison Théâtre. Comme lorsque les choses s'étirent en longueur. Peut-être les enfants de 11 à 14 ans sont-ils encore trop accrochés au découpage des jeux vidéo ou de la télé conçue spécialement pour eux... et peut-être Sylvain Scott trouvera-t-il le moyen de donner à sa mise en scène une allure un peu plus vive. Mais, tout compte fait, *L'Héritage de Darwin* est beaucoup plus réussi que *La Langue du caméléon*, le premier spectacle du Clou visant ce public très précis qui mérite bien qu'on s'attarde à lui. On est sur la bonne voie.

Le Devoir



SIMON MÉNARD

Jacques Laroche et Frédéric Paquet illustrent très rapidement, par leur façon de jouer, les différences de fond qui particularisent Jacques et Julien.

THÉÂTRE DENISE-PELLETIER

UNIVERS D'HUMANITÉS

UNITY, MIL NEUF CENT DIX-HUIT
De Kevin Kerr | Traduction Paul Lefebvre
Mise en scène Claude Poissant | Théâtre PAP

LES FRIDOLINADES
De Gratién Gélinas | Mise en scène Jean-Guy Legault

BRITANNICUS
De Racine | Mise en scène Martin Faucher

LA PRINCESSE TURANDOT
D'après Gozzi et Puccini | Adaptation et mise en scène Hugo Bélanger
Théâtre Tout à Trac

HORS SAISON
JE SUIS UN SAUMON | LE FANTÔME DE SHAKESPEARE | RIRE FRAGILE
Texte, mise en scène et interprétation Philippe Avron | Pulsar 3

OSÉZ
ERED

Assistez à 5 spectacles pour seulement 75 \$
Abonnés: tarifs privilégiés pour les spectacles hors saison et la Salle Fred-Barry.

FRED-BARRY

EN COLLABORATION AVEC
Hydro Québec

TDP SAISON 2005-2006

www.denise-pelletier.qc.ca (514) 253-8974

4353, rue Sainte-Catherine Est, Montréal (Qc) H1V 1Y2

CHANSON

Ce drôle d'oiseau...

Émilie Simon était à Montréal pour le lancement de la bande originale du film *La Marche de l'empereur*

MARTIN BILODEAU

Pour *La Marche de l'empereur*, son film sur les manchots de l'Antarctique, Luc Jacquet voulait une bande sonore aux antipodes de la musique des documentaires animaliers traditionnels. Si bien qu'il a fait appel à une chanteuse de 27 ans aux antipodes de la variété française traditionnelle, Émilie Simon. Le résultat: une œuvre encensée, qui prend l'affiche le 20 mai chez nous, ainsi qu'un disque, sublime, en magasin depuis mardi.

La jeune déesse de la musique électronique, qu'on a découverte en 2003 avec un premier album éponyme, passait par Montréal cette semaine afin de promouvoir cet album sur lequel les sons et sa voix s'entremêlent pour faire parler le continent de glace et punctuer la lente migration des manchots.

«La musique plus éthérée, avec les tintements de glace, illustre l'imensité antarctique, les éléments. À côté de ça, les voix, les cordes, rejoignent l'intime, la petite vie du manchot», explique la musicienne originaire de Montpellier, qui a travaillé ces deux axes opposés et complémentaires afin d'ouvrir un dialogue entre l'infiniment grand et l'infiniment petit.

C'est après être rentré d'Antarctique avec ses kilomètres de rushes que Luc Jacquet a pris contact avec ce drôle d'oiseau. Coïncidence formidable, celle-ci travaillait à l'époque sur une chanson, *Ice Girl*, pour laquelle elle se servait de glaçons comme instruments de percussion. «On dit souvent que la musique électronique est froide. J'avais envie de pousser cette idée un peu plus loin», m'a-t-elle confié à la table d'un café, devant un thé au lait qui refroidissait. «J'ai mis Ice Girl en complément sur le disque parce que cette pièce [qui ne figure pas dans le film] inaugure mon travail sur la glace.»

À l'inverse, *Ice Girl* ferme *La Marche de l'empereur*, un album d'expérimentations soft dans l'esprit du film, dans le ton d'Émilie Simon. De fait, la chanteuse espérait qu'au cinéma les images de Jacquet et sa musique ne feraient qu'un. Parallèlement, elle voulait que son disque puisse vivre et respirer sans les images, voire qu'au-delà de son rôle narratif, ses morceaux puissent acquérir leur propre indépendance. «Je n'avais pas envie de faire un disque qui ressemble à un catalogue de thèmes. Autant acheter le DVD. Je me suis demandé ce que moi-même j'aimerais acheter advenant que j'aime la musique d'un film. Ça m'a donné du recul sur ce que je faisais et ça m'a permis de faire un album adapté au médium, extrait de la vision globale du film.»

Résolument à contre-courant des modes et des attentes, *La Marche de l'empereur* porte sa griffe et libère sa voix. De fait, sa voix cristalline et les chœurs (qu'elle



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Selon Émilie Simon, *La Marche de l'empereur* est «un dialogue entre la musique et l'image».

assure elle-même) y sont très présents, très assumés. Plus que sur son premier album, pourtant essentiellement composé de chansons. «Le premier album était quelque chose de fragile, de personnel, d'intérieur, de pudique, qui me ressemblait totalement à l'époque où je l'ai fait. *La Marche de l'empereur* est au contraire un dialogue entre la musique et l'image. Il y a un rapport de puissance qui m'obli-

geait à convaincre l'image, sans l'envahir ou me laisser bouffer par elle. La nature du projet m'a poussée à sortir de moi et à évoluer dans la communication.»

L'album aurait pu être un aparté dans sa carrière. Au contraire, c'est une œuvre pleine et entière, qui rappelle ici Bernard Herrmann (*Attack of the Killerbirds*), là Kate Bush (*Song of the Storm*), et dont la création l'a oxygénée. Il

est vrai qu'avant l'intervention des musiciens, au dernier acte de la création, cette fille-orchestre travaille dans l'intimité de son studio, bidouille et crée des sons en solo. «La solitude me permet de créer de façon totalement transparente. Elle me permet de prendre toutes les décisions, de prendre mon temps, de savoir pas à pas où je vais. Je me pose énormément de questions et j'aime bien être celle qui trouve les réponses.» L'exercice paraît d'autant plus vertigineux dans le cas d'une œuvre de commande, avec des paramètres prédéfinis. Or, dit-elle, «ce projet [lui] a donné l'occasion de développer [son] imaginaire. Parce que l'image était pour [elle] un canaliseur d'imaginaire, qui [l]'aiguillait et [lui] permettait d'aller plus loin dans cette direction.»

La pièce *The Voyage*, qui clôt le parcours de la b.o. (avant deux titres complémentaires), est un poème symphonique qu'on dirait presque en rupture avec l'album, très éthéré, un clin d'œil aux grands thèmes cinématographiques à la John Williams, que la chanteuse, à mi-parcours de la pièce, vient appuyer d'un chœur à la Bruno Coulais. «J'avais envie, pour ce premier essai au cinéma, de m'amuser avec ces grands thèmes très caractéristiques des films. J'avais en tête des thèmes très épiques et lyriques, pleins de violons, et qui portent en eux cette dimension d'épopée, de conquête, d'espoir, etc.»

Il ne fait aucun doute que, dans son domaine, cette fille d'un ingénieur du son est déjà perçue comme une conquérante. Elle a conçu son prochain disque du même souffle que celui-ci, si bien qu'on devrait le voir apparaître chez les disquaires début 2006. *La Marche* d'Émilie Simon ne fait que commencer.

LA MARCHÉ DE L'EMPEREUR
Émilie Simon
Universal

50^e saison

du 2 mai au 11 juin 2005_ 514.845.7277

Admission: 514.790.1245

Comme en Alaska

Texte Harold Pinter Traduction Maryse Warda
Mise en scène Estelle Clareton

Une production du Théâtre de Quat'Sous



Avec Anne Barry, Rosalie Ducharme, Anne-Sylvie Gosselin, Stéphanie Jacques, Suzanne Lemoine, Judith Lessard-Bérubé.
Concepteurs: Claude Cournoyer, Anik Gendreau, Catherine La Frenière, Guillemme Lord.
Alexandre MacSween, Suzanne Trépanier, Marie-Chantal Villancourt.

www.quatsous.com

Culture

DANSE

Entre l'ordre et le chaos

Emio Greco, demi-dieu de la danse européenne, présente Rimasto orfano

FRÉDÉRIQUE DOYON

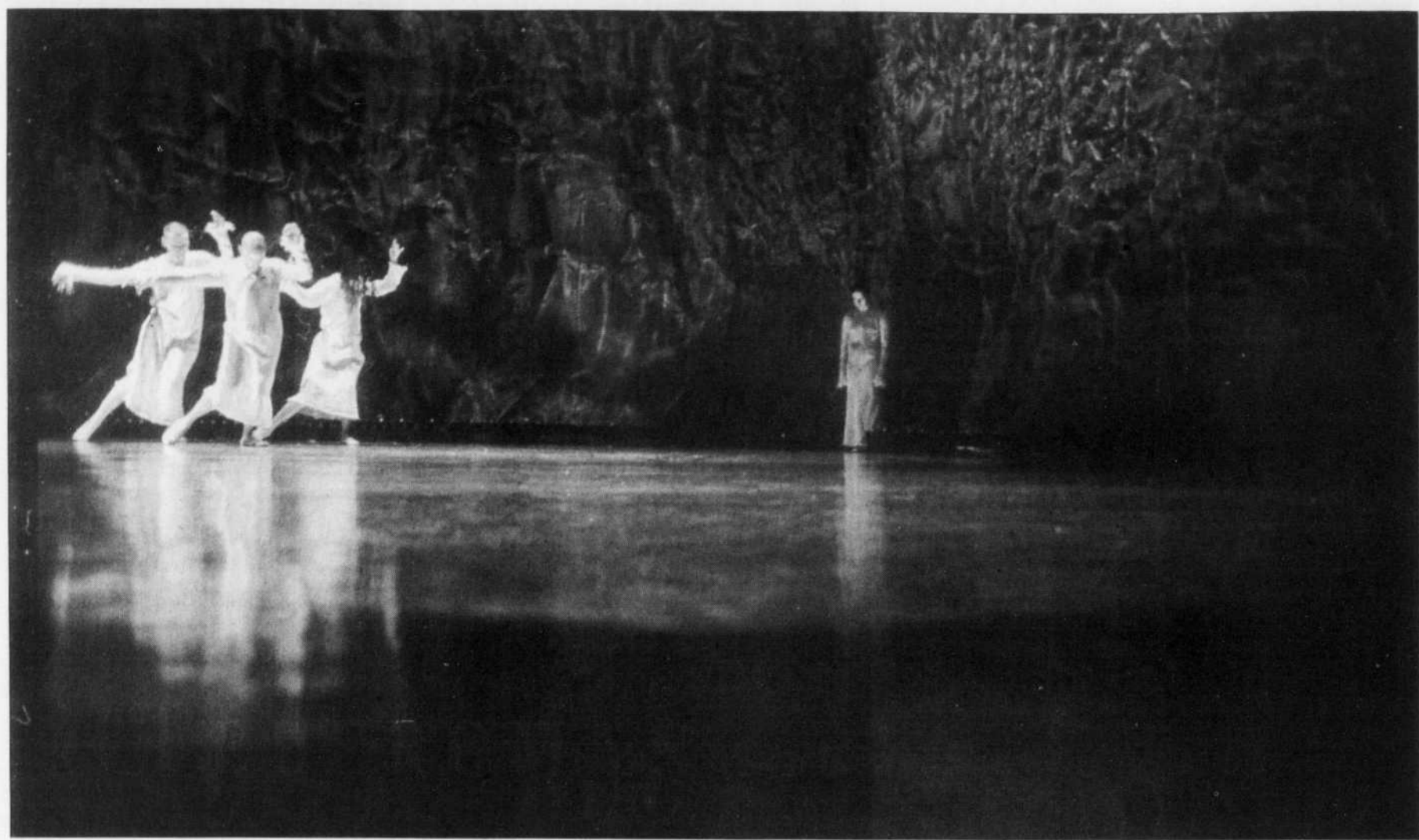
On dit de la beauté qu'elle fait tourner les têtes. Mais attention, avec Emio Greco, Italien basé aux Pays-Bas, les têtes pourraient tourner sur elles-mêmes à l'infini, entre l'effroi, l'extase et le délire. Car sa danse, non seulement belle, secrète une étrangeté, doublée d'une puissance qui semble venir de l'au-delà... ou de l'en-deçà.

Il a une manière de bouger tout à fait unique. Des critiques d'Europe et d'Amérique ont comparé son intensité à celle de Méphistophélès d'un Nijinski moderne. L'énergie du geste se propage follement du torse au bout des bras et même jusqu'au faciès de ses danseurs. Et pourtant, le corps semble en même temps terriblement concentré, mesuré. Cette impression paradoxale sied tout à fait à sa vision de la danse dont le corps, à la fois traversé de pulsions et capable du plus grand ordre, constitue à la fois le point focal et le point de fuite.

La source du mouvement se situe «entre ce qui est physique et un état de réflexion», précise Emio Greco, dans un entretien téléphonique au *Devoir*, depuis la Californie, au milieu de la tournée nord-américaine de sa compagnie. Pour lui, le corps plus que l'esprit donne accès à une forme de transcendance, même si, à l'inverse, il reconnaît passer beaucoup de temps à réfléchir en studio afin de donner naissance au geste. La danse est un «chaos réglé, documenté, contrôlé».

Ce qui rend sa performance si troublante, c'est qu'elle puise sa grâce dans la formation classique qu'il a reçue, qui le fascine, mais qui le porte aussi à pervertir ses codes. Sa fascination est autant celle de l'esthète que celle du scientifique. «Les formes rigides, c'est bien, ça donne quelque chose à confronter, à traverser, à conquérir, avec quoi dialoguer», déclare-t-il. Emio Greco aime cette tension entre la rigueur extrême et le chaos incontrôlé.

En laissant les forces vives et informelles du corps s'exprimer et jouer avec les codes et techniques prémoulés du ballet, le jeune chorégraphe forge une écriture chorégraphique novatrice dont on peine à retracer les origines et les filiations. D'ailleurs, *Rimasto orfano*, qu'il présente à Montréal et à



La danse d'Emio Greco est non seulement belle, elle secrète aussi une étrangeté, doublée d'une puissance qui semble venir de l'au-delà... ou de l'en-deçà.

LISA RATZAL

Ottawa, s'ouvre sur cette phrase dramatique «*Emio Greco est mort*», alors qu'il apparaît sur scène quelques minutes plus tard. Le titre de la pièce, qui signifie en français «resté orphelin», prend donc tout son sens: Emio Greco est en quelque sorte orphelin de toute esthétique, de tout maître.

Pourtant, il a œuvré auprès d'artistes exceptionnels, au talent complexe, tel Jan Fabre et Saburo Teshigawara, dont il reconnaît l'influence, «mais pas de la façon dont on peut l'imaginer», affirme-t-il, soucieux de distinguer les apports concrets, formels d'un accompagnement dans la maturation. Le sens de la théâtralité de Fabre fut une révélation pour le jeune danseur qu'il était alors. «Il m'a fait découvrir le monde caché derrière

les apparences, confie-t-il. Quand j'ai dansé pour Saburo [dans la pièce *I Was Real*], j'étais déjà investi dans mon propre travail [de chorégraphe], nuance-t-il. Il reconnaît partager avec celui-ci des états de corps, entre matérialisme et immatérialité.

Emio Greco a fondé sa compagnie Emio Greco / PC en 1995. Les initiales sont celles de son collaborateur, le metteur en scène Peter C. Scholten, dont l'apport artistique est crucial, notamment en matière de lumière et d'humour scénique, souligne le danseur, qui voit son comparse comme son autre moitié artistique. Depuis 1999, il récolte éloges et récompenses: le Philip Morris Arts Prize de la danse en 1999, le Sonia Gaskell Prize for Choreography pour la série *Double Points* en 2001. Aux solos et duos qui ont dominé jusque-là son répertoire s'ajoutent en 2000 des œuvres de groupe. Créé en 2002, *Rimasto orfano* compte cinq interprètes en incluant le chorégraphe, qui évoluent com-

me s'ils formaient un seul corps.

Le titre de la pièce évoque aussi la fin d'un cycle de création pour le tandem artistique qui cherchait à se régénérer, à trouver d'autres sources d'inspiration. «On parlait du fait d'être orphelin de soi-même comme créateur. On voulait ouvrir une parenthèse pour s'approcher d'autres disciplines tout en gardant la puissance de la danse», explique le chorégraphe. Pour leurs créations subséquentes, ils ont flirté avec le théâtre, le cinéma et l'opéra. Depuis, la parenthèse s'est refermée, pleine d'expériences. Le Festival d'Avignon l'attend avec une nouvelle création.

Élevé dans la campagne italienne, Emio Greco rêve de danse dès l'enfance. Mais il a presque 20 ans quand il suit une véritable formation en danse classique. Cette écloserie tardive est pourtant l'histoire de bien des grands chorégraphes...

RIMASTO ORFANO

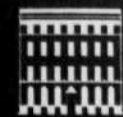
Du 12 au 14 mai
au Théâtre Maisonneuve

Rimasto orfano, d'Emio Greco

LISA RATZAL

andré gingras
dylan newcombCYP17 + BREATH (AMSTERDAM)
11 AU 14 MAI... 20H

LE DEVOIR



L'AGORA DE LA DANSE

840, RUE CHERRIER MÉTRO SHERBROOKE 514.525.1500
Réseau Admission 514.790.1245 www.agoradance.comTangente
danse contemporaineSANTÉE SMITH (SIX NATIONS) KAH: WI (SHE CARRIES)
BYRON CHIEF MOON (VANCOUVER) ELMER & COYOTE
& KAREN JAMIESON
GAETAN GINGRAS (MONTRÉAL) MANITOWAPAN
+ VIDÉO: ANTHONY DEITER (SASKATCHEWAN/KENTUCKY) SHOWDOWN

SAMEDI 7 MAI 20h30 DIMANCHE 8 MAI 16h00

CANDANCE

DANSES CONTEMPORAINES DES PREMIÈRES NATIONS



Billetterie : 514_525 1500

www.tangente.qc.ca

3 DERNIÈRES REPRÉSENTATIONS

VENEZ VOIR OU REVIRE LE SPECTACLE DONT TOUT LE MONDE PARLE DEPUIS SA CRÉATION EN JUIN 2002 !

À LA DEMANDE GÉNÉRALE

Mention du public et de la dernière production Théâtre privé 2002
26, 27, 28 mai à L'Olympia« [...] il faudrait déclarer
cette comédie musicale
spectacle obligatoire
pour mieux vivre. »
— Marie-Chantal Rivest, *Le Devoir*« Fabuleux spectacle musical [...]
magnifiquement raconté à voir ! »
— *Le Devoir*« Une grande ode à la vie,
à l'espoir et au rêve. »
— *Le Devoir*« Un grand événement
théâtral [...] une production
qui fera époque. »
— *Le Devoir*Billets en vente
au (514) 908-9090

L'HOMME DE LA MANCHA

RÊVER UN IMPOSSIBLE RÊVE... POUR ATTEINDRE L'INACCESSIBLE ÉTOILE.

MISE EN SCÈNE DE DALE WASSERMAN MISE EN SCÈNE DE MITCH LEIGH MISE EN SCÈNE DE JOE D'ARON ADAPTATION FRANÇAISE DE JACQUES BRÉL
AVEC JEAN MAHEUX, ÉVELINE GÉLINAS, SYLVAIN SCOTT, STÉPHANE BRULOTTE, STÉPHAN CÔTÉ,
MICHELLE LABONTÉ, ROGER LA RUE, SYLVAIN MASSE ET CATHERINE VIDALMISE EN SCÈNE RÉNÉ RICHARD CYR ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE ET RÉGIE LOUÛR APTEAU
PRODUCTION MANIFACTURE MANIFACTURE MANIFACTURE MANIFACTURE MANIFACTURE MANIFACTURE MANIFACTURE MANIFACTURE MANIFACTURE MANIFACTURE

L'OLYMPIA Libretto LA PRESSE JOST Québec TICHETPRO

LE THÉÂTRE DES FONDS DE TIROIRS PRÉSENTE

TÉLÉROMAN DE LARRY TREMBLAY

MISE EN SCÈNE DE FRÉDÉRIC DUBOIS ASSISTÉ DE HÉLÈNE ROBITAILLE AVEC SYLVIO-MANUEL ARRIOLA, FRÉDÉRIC BOUFFARD, LUDGER CÔTÉ,
JONATHAN GAGNON, CATHERINE LAROCHELLE, MARIE-CHRISTINE LAVALLÉE ET TOVA ROY - ENVIRONNEMENT SONORE DE PASCAL ROBITAILLE
SCÉNOGRAPHIE DE YASMINE GIGUÈRE - ÉCLAIRAGE DE FÉLIX BERNIER GUIMOND - RÉALISATION VIDÉO DE HENRY BERNADET

DU 19 AVRIL AU 14 MAI 2005

LES MARDIS, JEUDIS, VENDREDIS ET SAMEDIS À 20 H, ET LES MERCREDIS À 19 H AU THÉÂTRE LA LICORNE
4559, PAPINEAU (COIN MONT-ROYAL) - RÉSERVATION : 523-2246

L'AGENDA

L'agenda télé, le guide de vos soirées
Consultez le Devoir de samedi
LE DEVOIR

Culture

MUSIQUE CLASSIQUE

Un concours sous tension

CHRISTOPHE HUSS

Cela n'est pas forcément un mal sur le plan médiatique. Si l'on met de côté le concert de Peter Serkin et Andreï Boreyko, première manifestation annulée par l'OSM, le Concours musical international de Montréal (CMIM) est le premier événement musical majeur touché de front par la grève annoncée des musiciens de l'Orchestre symphonique de Montréal. Qu'à cela ne tienne, la direction du CMIM a mis moins de 24 heures à substituer à la phalange montréalaise un orchestre ad hoc, l'Orchestre du CMIM, composé de divers instrumentistes de la métropole.

A priori, le contracteur chargé d'assembler cet orchestre de circonstance a le mandat de constituer le meilleur ensemble possible sans chercher à débaucher d'éventuels réfractaires au mouvement de grève au sein de l'OSM. Le vivier est assez large, entre l'Orchestre des Grands Ballets canadiens, le NEM, la SMCQ, l'Orchestre de chambre McGill, I Musici et les finissants de toutes les universités, voire des membres de l'OSQ. Seuls les musiciens de l'Orchestre métropolitain, accaparés par la préparation de *Carmen* à l'Opéra et de leur dernier concert de la saison, la *Missa solemnis* de Beethoven, ne sont pas corvéables. Reste aussi à savoir quelle sera l'attitude des grévistes de l'OSM à l'égard de ces mercenaires musiciens qui se rendront les 16, 17 et 18 mai au Théâtre Maisonneuve pour accompagner les finalistes du concours sous les micros de Radio-Canada. Cet événement aura donc valeur de test dans les deux semaines à venir et nul doute que les projecteurs risquent d'être braqués sur le concours pour plein d'autres raisons que le repérage de nouveaux talents.

Une vitrine pour Montréal

On en oublierait presque qu'avant d'en arriver là, se tiendra, du 10 au 13 mai, la demi-finale du CMIM au Centre Pierre-Péladeau. Accompagnés au piano, 43 jeunes chanteurs âgés de 23 à 32 ans et originaires de 16 pays (il y a eu deux défections à ce jour) se présenteront devant un jury, présidé par André Bourbeau, comprenant Gwyneth Jones, Shirley Verrett, Tom Krause, Carlo Bergonzi, Joseph Rouleau, Mario Bernardi et le baryton espagnol Eduardo del Campo, remplaçant de dernière minute de Rudolf Berger, directeur du Volksoper de Vienne.

Cette défection est fort regrettable, car, on y songe bien trop peu, l'oreille et l'expérience d'un promoteur de spectacles est fondamentale dans un tel jury. Aux prises au quotidien avec la programmation de son théâtre, un organisateur de spectacles lyriques peut considérer les prestations des candidats sous l'angle de la capacité à apporter des solutions à des problèmes récurrents de distribution. Pour schématiser, disons qu'il y a pléthore de barytons capables de chanter Mozart, mais que les voix adéquates pour chan-

ter Verdi se font très rares, donc précieuses et très en demande. À qualité artistique égale, il peut donc être très intéressant pour un concours de promouvoir une voix «rare». Il ne faut jamais l'oublier: les meilleurs ambassadeurs d'un concours sont ses lauréats et leur choix peut aussi être stratégique, stratégie qui échappe en général aux «ex-étoiles» du chant convoquées pour l'occasion. Un spécialiste des voix à l'horizon large, tel que Richard Turp, devrait quasiment être membre d'office d'un tel jury.

Pour l'heure, le CMIM, qui en est à sa quatrième édition, a eu de la chance en trouvant chaque fois des lauréats à bon potentiel: la soprano Measha Brueggengosman, le pianiste Sergei Salov et le violoniste Yossif Ivanov, le plus prometteur des trois. Ce dernier tentera, cette année, de décrocher le prix Reine-Elisabeth de Bruxelles, ce qui témoigne du fait que le CMIM a encore du chemin à parcourir (et c'est logique) pour devenir un concours déterminant sur le plan international. Il est heureusement sur la bonne voie. D'ailleurs, l'idée de tenir un concours de chant tous les deux ans et d'espacer de quatre années les disciplines instrumentales est excellente, car non seulement elle évite le chevauchement de dates avec le Concours Reine-Elisabeth, premier partenaire de la manifestation montréalaise, mais elle tient compte aussi du marché, beaucoup plus gourmand de nouveaux chanteurs que de nouveaux pianistes.

Un sur quarante-trois

Parmi les «plus» offerts par le CMIM aux candidats, il y a l'engagement de certaines institutions de donner une chance à un lauréat. Cette liste augmente d'année en année et compte cette année, outre vingt-trois partenaires canadiens, la Volksoper de Vienne, l'Opéra national du Rhin (Strasbourg, France), le Royal Liverpool Philharmonic et le Washington National Opera. Le premier prix, lui, est de 25 000 \$ et la bourse des prix en numéraire atteint près de 90 000 \$ cette année.

La présence de seize Canadiens sur les quarante-trois candidats n'est pas étonnante. Ce gros tiers reflète parfaitement la proportion observée lors des inscriptions (il y en a eu 190 cette année). Parmi ces compétiteurs, on relève la présence d'artistes déjà relativement connus, tels Phillip Addis, qui a raflé tous les prix au concours OSM 2004, et Shannon Mercer, qui se produit beaucoup au Canada et a déjà enregistré un disque (remarquable) pour Analekta. Le contingent asiatique (huit chanteurs) est relativement réduit et, comme d'habitude dans les concours de chant, coréen à plus de 80 %. Par ailleurs, sept candidats sont issus de l'ex-bloc de l'Est, vivier majeur des scènes lyriques européennes.

Le tirage au sort, lundi 9 mai, déterminera l'ordre de passage des demi-finalistes entre le mardi 10 mai et le vendredi 13 mai. Le public peut assister gratuitement à ces demi-finales, avec accompa-



Le CMIM, qui en est à sa quatrième édition, a eu de la chance en trouvant chaque fois des lauréats à bon potentiel. Ici, ceux de l'édition 2002.

gnement de piano (une session à 13h30, une autre à 19h30), à la salle Pierre-Mercure du Centre Pierre-Péladeau. Ces épreuves sont également diffusées en direct sur le portail Internet de Radio-Canada (www.radio-canada.com).

Les finalistes se retrouveront les 16, 17 et 18 mai au Théâtre Maisonneuve de la Place des Arts à 19h30, les vainqueurs se présentant lors d'un concert-gala le 20 mai au même endroit. La radio de Radio-Canada diffusera les finales en direct, mais pas le concert gala. Enfin, en marge du concours, Shirley Verrett, Carlo Bergonzi et Gwyneth Jones donneront des classes de maître le dimanche 15 mai à la salle Claude-Champagne de l'Université de Montréal entre 10h et 22h (Shirley Verrett le matin, Carlo Bergonzi de 14h à 17h et Gwyneth Jones à partir de 19h).

L'aventure sera-t-elle turbulente uniquement pour les candidats? Réponse, et bilan, dans deux semaines.

CONCOURS MUSICAL INTERNATIONAL DE MONTRÉAL

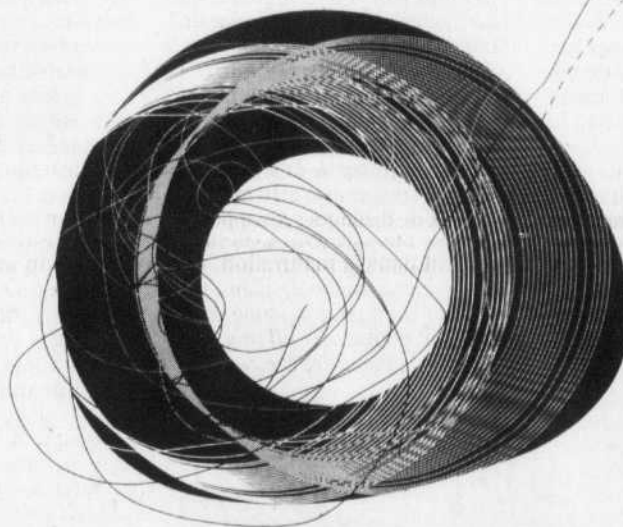
Inauguration publique le 9 mai au Complexe Desjardins à 12h. Demi-finale du 10 au 13 mai au Centre Pierre-Péladeau à 13h30 le 10 et à 13h30 et 19h30 les 11, 12 et 13. Entrée libre. Classes de maîtres à la salle Claude-Champagne, dimanche 15 mai entre 10h et 22h. Entrée libre. Finale les 16, 17 et 18 mai à 19h30 au Théâtre Maisonneuve avec l'Orchestre du CMIM dirigé par Daniel Lipton. Entrée payante. Concert-gala le vendredi 20 mai à 19h30 au Théâtre Maisonneuve. Entrée payante. Renseignements: ☎ (514) 845-4108; réservation: ☎ (514) 842-2112.

STUDIO présente

HTML Les 07^e périphéries + proximités

Biennale internationale de cyberart 18 au 21 mai 2005

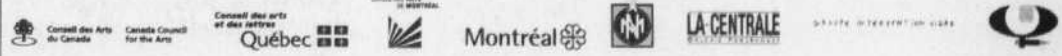
Art + Technologies + Femmes + Société



Performances, oeuvres Web, installations, projets en réseau, micro-actions, conférences Afrique du Sud, Allemagne, Argentine, Belgique, Brésil, Canada, Croatie, États-Unis, France, Inde, Québec, Suède

Au Monument-National, lieu central de l'événement - À La Centrale, au Cinéma ONF, au Musée Juste pour rire, au CDÉACF, au Studio XX

Informations: www.htmlles.net Billetterie Articulée: 514-844-2172 1-866-844-2172



L'AGENDA

L'horaire télé,
le guide de vos soirées

Gratuit dans
LE DEVOIR
de samedi

DAN BIGRAS	EVA	LES RESPECTABLES	JEAN LAPOINTE	JEAN-MARC CHAPUT
Samedi le 21 mai 2005 à 20h	Samedi le 28 mai 2005 à 20h	Vendredi le 3 juin 2005 à 20h	Samedi le 4 juin 2005 à 20h	Dimanche le 12 juin 2005 à 20h

des concerts *intimes* une salle *mythique* venez les *rencontrer*

billets en vente :
TICKETPRO
(514) 908-9090
www.ticketpro.ca

HABITAT SAINT CAMILLE

5220, rue Charleroi à Montréal-Nord
infos : 514.389.7197 www.concerintime.com
*stationnement gratuit
à quelques minutes du centre-ville >

LE DEVOIR



• DOSSIER •

THÉÂTRE

La crise? Quelle crise?

Le Conseil québécois du théâtre organise jeudi un colloque sur quatre grands thèmes

Le théâtre entre en auto-examen pour une seule journée cette semaine. La séance se déroule sur fond de crise. Après le dur hiver des rapports de force entre les comédiens et les théâtres institutionnels, le «beau milieu» a-t-il besoin d'un sérieux lifting?

STÉPHANE BAILLARGEON

Si ce qui se joue depuis quelque temps sur le vrai et vaste théâtre du monde des planches inspirait une fiction dramaturgique, ce serait probablement une tragédie. Ou un drame social aussi grinçant qu'absurde.

L'histoire d'un *self-made man* à qui tout semble réussir, mais à quel prix? Les placards de sa noble maison cacheraient des tas de squelettes. Sa beauté désespérée pleurnicherait constamment sur son maigre train-train quotidien. Les dettes alimenteraient le tape-à-l'œil. Le plus doué des fils aurait fait fortune aux États-Unis mais tous ses frères et sœurs, ou presque, mâcheraient du Ritalin pour cause d'hyper-activité.

Tout ça pour dire que le théâtre québécois, en effervescence depuis un quart de siècle, commence à donner de sérieux signaux contradictoires.

Deux extrêmes

D'un côté, certains grands arbres plantés après le premier référendum continuent de porter leurs fruits. Si Gilles Maheu semble définitivement converti à la comédie musicale, Denis Marleau s'active théâtralement à Ottawa et en Europe. Robert Lepage lançait un opéra à Londres la semaine dernière tandis que sa *Face cachée de la lune* continue d'attirer les foules dans le monde. *KA*, monté pour le Cirque du Soleil, affiche toujours complet.

À ce sujet, un méchant critique observait récemment que le théâtre québécois est devenu une sorte de loterie morose où le gagnant remporte le droit d'aller monter un spectacle payant à Las Vegas... C'est vrai que la belle machine circacienne multiplie les multimillionnaires des planches, avec Dominic Champagne à la triple trempette, dans une perspective toute hayeckienne du cheval et des moineaux: en se nourrissant des spectacles de saltimbanques, le mégacanasson Guy Laliberté laisse tomber d'innombrables et alléchantes miettes qui engraisent aussi des pinsons.

D'un autre côté, rien ne va plus. Le Théâtre du Rideau vert poursuit sa relance après des années de nonchalance administrative qui l'ont mis techniquement en faillite, une première au Canada pour une salle aussi importante. Les

théâtres institutionnels ont évité la catastrophe cet hiver, en signant *in extremis* une nouvelle convention collective avec les comédiens rattachés à l'UDA. La surproduction dénoncée par le comédien-animateur Raymond Cloutier à la fin de la dernière décennie se poursuit de plus belle. L'aide à la diffusion nationale et internationale ne s'améliore pas. Les compagnies s'entassent dans le même espace financier, à peine bonifié.

C'est sur ce fond de crise stagnante que le Conseil québécois du théâtre (CQT) organise un colloque jeudi prochain, à la Grande Bibliothèque puis à la Maison Théâtre de Montréal. Plus de 150 personnes représentant 80 compagnies ont déjà manifesté leur intention de participer aux débats regroupés autour de quatre thèmes: la mise en commun des ressources, les nouveaux modes de production, les résidences et la diffusion. Par contraste, le congrès organisé par le CQT tous les quatre ans attire en moyenne une centaine de théâtres. «*La journée va nous permettre d'adoucir un peu le sentiment d'isolement des individus et même des compagnies pour y opposer un sentiment de solidarité du théâtre*», commente Raymonde Gazeille, directrice générale du CQT.

Toute affirmation constitue en même temps une négation. Les thèmes absents en disent long. Ici, il n'y a rien sur le récent conflit de travail. Rien sur les relations intergénérationnelles de plus en plus tendues. Rien sur les difficultés financières des arts et des lettres au Québec. «*La question des finances constitue la toile de fond de nos débats*», réplique alors Mme Gazeille.

Justement, Québec a augmenté de 21 millions l'enveloppe annuelle du CALQ depuis le début de la décennie. Le théâtre en reçoit une petite moitié. Alors pourquoi continuer à se plaindre, surtout dans le contexte du recul de l'État dans bien d'autres secteurs? «*L'industrie porcine reçoit 450 millions par année, enchaîne Mme Gazeille. Les 21 millions supplémentaires représentent très peu pour tant de disciplines, de compagnies, d'artistes. Une troupe qui recevait 70 000 \$ autrefois en maintenant 7000 \$ de plus. Pensez-vous vraiment que ça fait une différence majeure sur la qualité des productions ou le cachet des comédiens?*»

Plus avec moins

LUDA a placé l'os au centre du récent conflit, exigé et obtenu des modifications de fond, à commencer par le paiement des heures de répétition. «*La cause était et demeure juste, mais l'entente ne va qu'amplifier nos problèmes financiers*», note la multidouée Marie-Thérèse Fortin, directrice artistique du Théâtre d'Aujourd'hui, metteuse en scène et comédienne. «*On nous demande toujours de*

Robert Lepage, avec *La Face cachée de la lune*, continue d'attirer les foules dans le monde.

faire plus avec moins. Au bout du compte, le théâtre est soutenu par les artistes et le milieu se cannibalise. C'est un vieux discours, je le sais bien. Une vieille rengaine. Nous avons toujours l'air de rabâcher. N'empêche, nous sommes toujours dans ce rapport tendu et rebutant.»

En même temps, elle souligne à quel point la dernière crise patronale-syndicale devrait agir comme un électrochoc sur son milieu. «*L'averissement est donné, dit-elle. Les questions se bousculent sur notre façon de faire, sur le pullulement des compagnies qui se partagent la même enveloppe, sur l'étalement improductif des ressources, sur l'appauvrissement des institutions.*»

Bref, sans nier la pertinence du colloque, la figure de proue du milieu se prononce finalement pour un exercice plus large et plus profond, des «*états généraux*» en quelque sorte, où le beau milieu causerait réingénierie et modernisation... «*Mais il faudrait ramener les discussions à l'essentiel, dit-elle, poser deux ou trois questions et s'y tenir.*» Lesquelles? «*De ma perspective, elles sont simples: veut-on des institutions? Lesquelles? Et combien coûteront-elles?*»

Evidemment, comme elle le souligne elle-même, ce genre de question fait peur à tout le monde, ou presque, parce que le changement entraînerait son lot de dommages collatéraux. «*Le colloque va certainement révéler des enjeux, poursuit alors Lise Gagnon, directrice générale des Cahiers de*

théâtre JEU. Mais c'est tout le modèle québécois qu'il faudrait finalement examiner, peut-être dans le cadre d'états généraux.»

La docteure énumère alors les symptômes du mal profond rongant le malade non imaginaire: «*Cette façon de faire avec vingt représentations et rarement plus, des cachets dérisoires, sauf pour quelques vedettes et leurs agents, les inégalités entre les revenus des comédiennes et des comédiens, et puis l'importance démesurée de la publicité, avec des affiches aussi gigantesques qu'inutiles. Il y a trop d'injustices et trop d'inégalités dans ce milieu.*»

Comment les corriger? Chose certaine, Lise Gagnon juge que le dernier budget provincial n'a strictement rien changé à la situation. «*On ne peut pas fermer le robinet de la création, dit pour sa part Raymonde Gazeille. Mais la société québécoise pourrait peut-être soutenir davantage la diffusion et le développement des publics scolaires.*»

Toutes s'entendent aussi pour affirmer que le niveau de création n'a pas encore été affecté par la morosité ambiante. L'esthétique, la politique et l'économie culturelles n'avancent donc pas en cordée? «*Le théâtre demeure un art vivant, conclut Marie-Thérèse Fortin. La magie opère dans une salle, devant les spectateurs. L'argent permet de créer des conditions favorables. C'est un moyen, essentiel, mais ce n'est pas la fin de ce que nous faisons.*»



SOURCE FTA



YVES RENAUD

Circus Minimus a été mis en scène par Dominic Champagne. La pièce a été autrement moins rentable que ses autres réalisations avec le Cirque du Soleil.


LES VIOLONS DU ROY
 LA CHAPELLE DE QUÉBEC
 BERNARD LABADIE

L'art de la fougue
 SÉRIE CAPITALE - FORFAIT BACH - SÉRIE DA CAMERA - SÉRIE METROPOLÉ




Abonnez-vous! saison 05 06

<p>Série Capitale</p> <p>Bach et Vivaldi David Turin Bach et Vivaldi David Turin Bach et Vivaldi David Turin Bach et Vivaldi David Turin Bach et Vivaldi David Turin</p>	<p>Série Da camera</p> <p>Haydn et Mozart Mozart et Haydn Mozart et Haydn Mozart et Haydn Mozart et Haydn</p>	<p>Série Metropole</p> <p>Bach et Vivaldi David Turin Bach et Vivaldi David Turin Bach et Vivaldi David Turin Bach et Vivaldi David Turin Bach et Vivaldi David Turin</p>
---	--	--

Tarif réduit pour les abonnés, dont 50 % pour les étudiants
 BILLETTERIE DU GRAND THÉÂTRE DE QUÉBEC (418) 643-8131 SANS FRAIS 1 877 643-8131
 BILLETTERIE ARTICULÉE (514) 844-2172 SANS FRAIS 1 866 844-2172
www.violonsduroy.com

PARTENAIRE DE SAISON À QUÉBEC   PARTENAIRE DE SAISON À MONTRÉAL


 Concours Musical
 International de Montréal

:CHANT2005:
 DU 9 AU 20 MAI 2005
 EN PARTENARIAT AVEC LES JEUNESSES MUSICALES DU CANADA

SUIVEZ LES VOIX

<p>INAUGURATION PUBLIQUE 9 mai - 12 h - Complexe Desjardins</p> <p>DEMI-FINALE 10 mai - 13 h 30 11, 12 et 13 mai - 13 h 30 et 19 h 30</p> <p>CLASSES DE MAÎTRE 15 mai - 10 h Shirley Verrett 14 h Carlo Bergonzi 19 h Dame Gwyneth Jones Salle Claude-Champagne</p>	<p>FINALE 16, 17, 18 mai - 19 h 30 Théâtre Maisonneuve - Place des Arts</p> <p>CONCERT GALA 20 mai - 19 h 30 Théâtre Maisonneuve - Place des Arts</p> <p>BILLETTERIE www.osm.ca - (514) 842-9951  514 842-2112 / 866 842-2112 www.gds-qb.ca / www.arts-quebec.ca</p>
--	---

ENTRÉES LIBRES

INFORMATION - HORAIRES
 Téléphone : (514) 845-4108 • www.jeunessemusicales.com



• DOSSIER •

THÉÂTRE

Vous vouliez créer? Eh bien, diffusez maintenant...

FRÉDÉRIQUE DOYON

Depuis sept ans, un mot fait sortir de leurs gonds les gens de théâtre ou, au contraire, suscite une totale indifférence tant ce mot leur semble hors de propos: surproduction. La thèse avancée à l'époque par Raymond Cloutier dans une lettre publiée au *Devoir*, puis dans un livre (*Le Beau Milieu - Chronique d'une diatribe*, publié chez Lanctôt éditeur), a eu l'effet d'une bombe. La poussière est depuis retombée, la diatribe n'était qu'un mauvais rêve... ou un mauvais spectacle.

«C'est un faux problème», lance Raymonde Gazaille, directrice générale du Conseil québécois du théâtre (CQT), dont le colloque «Le théâtre à tout prix» se tient cette semaine. «Plus il y a de création, plus il y a d'émulation, plus il y aura de public. Il faut que tout l'espace de création soit occupé par le Québec. Sinon, l'industrie hollywoodienne va s'imposer.»

Pierre McDuff, qui participera aux ateliers du colloque et a longtemps dirigé le CQT, préfère parler d'«hystérie productiviste». «Il y a plutôt une mauvaise organisation, c'est-à-dire qu'on produit beaucoup mais, surtout, le monde produit de la même manière.» Il évoque le modèle type d'une pièce qu'on met deux mois à répéter et qui est re-évaluée aux oubliettes au bout de vingt représentations.

Dans cet esprit, si le CQT n'aborde pas la «surproduction» de plein front dans son colloque parce qu'il ne la reconnaît pas, il met au programme un atelier intitulé «Envisager de nouveaux modes de production». M. McDuff fait allusion aux modèles de La Licorne, qui a mis sur pied il y a quelques années un programme de reprises des meilleures productions de sa saison, et du Quat'Sous, qui prolonge parfois ses représentations sur plusieurs semaines afin de compenser pour le petit gabarit de sa salle. Ces exemples ne pourraient-ils pas s'appliquer plus largement au milieu?

Même son de cloche du côté du Périscope à Québec, diffuseur spécialisé en théâtre. «On pose [la question] de façon commerciale, déplore Marie-Ginette Guay. Je ne vois pas qu'il y a surproduction. Il y a une effervescence dans laquelle on trouve des choses qui méritent de vivre plus longtemps, et celles-là, ayons les moyens de faire en sorte qu'elles vivent.»

Diffusion

On revient donc inévitablement à la question de la diffusion, «maillon faible» de la chaîne de production, qui fera aussi l'objet d'un atelier. La diatribe de M. Cloutier aura au moins eu le mérite d'attirer l'attention sur cet aspect de la production théâtrale. L'an dernier, le CQT dévoilait une étude à ce sujet. On y apprend notamment que le Québec compte 199 diffuseurs, 311 salles de spectacle et que, sur les 350 compagnies de théâtre, près de la moitié existent depuis moins de dix ans. Ainsi, l'ACT, le plus important regroupement de compagnies théâtrales, a presque doublé ses effectifs de 1997-98 à 2001-02, passant de 52 à 92. Dans l'ensemble du paysage, la croissance du nombre de représentations (5 %) n'a d'ailleurs pas tout à fait suivi celle des productions (13 %).

L'étude témoigne de l'impact positif du travail des réseaux diffuseurs, qui jouent aussi un important rôle de développement de public, sur le nombre de représentations. D'abord limitée surtout au théâtre de répertoire (TNM, Duceppe) qui coûte cher, soulignent certains acteurs du milieu, la diffusion a connu un essor dans la foulée de la Politique de la diffusion en 1996. «Le théâtre a fait des pressions énormes pour être accueilli dans des salles professionnelles, alors les diffuseurs des régions n'ont pas eu le choix de devenir des professionnels de la diffusion, ce en quoi les milieux ont été créateurs et de la production ont été soutenus par le ministère de la Culture après le dépôt de la Politique», explique Andrée Garon, qui a mené l'étude du CQT. «Ce n'est pas le savoir-faire qui est le problème. L'organisation va bien. La difficulté, c'est qu'il n'y a pas de moyens», ajoute-telle.

On sait déjà que le théâtre jeunesse roule à fond de train. Mais des initiatives comme Les Voyages du Réseau Scènes, projet visant à faire circuler le théâtre de création dans la province, a vu doubler le nombre de représentations (de 41 en 1997-98 à 112 en 2003-04) et de spectateurs dans ce

secteur, grâce notamment à des rencontres entre les artistes et le public. «Il y a quelque chose de magique qui se passe», note Manon Morin, directrice adjointe de Réseau Scènes. Malheureusement, le financement public stagne, voire diminue au chapitre de la diffusion, note-t-elle.

A ce portrait plutôt optimiste se butent curieusement les chiffres récents de l'Observatoire de la culture, qui font état de 6176 représentations théâtrales au Québec pour 2004 (une moyenne de 13 représentations par spectacle), comparativement aux 9400 (pour une moyenne de 25 représentations par spectacle) notées par l'étude du CQT pour 2001-02. Des méthodes de calcul et des groupes de référence différents expliqueraient le hiatus, précise-t-on au CQT.

Le spectacle vivant

Si les diffuseurs saluent l'explosion de la diversité des productions, toutes catégories confondues, des dernières années, ils reconnaissent la position difficile du spectacle vivant. La demande ne suit pas l'augmentation affolante de l'offre proposée, soulignait récemment dans

les médias Marcel Alexander, qui gère la salle André-Mathieu à Laval. Ultimement, on réclame plus de soutien financier pour mieux absorber cette diversité. «Si on accorde de l'aide à la production, il faut en donner à la diffusion», note Colette Brouillé, de RIDEAU. Celle-ci va de pair avec l'éducation, dont le lien avec la culture demeure «extrêmement fragile». Un dossier négligé qui aurait peut-être dû précéder tous les autres...

Mais derrière le sempiternel discours du manque de finance-



ROLLINE LAPORTE

Howie le Rookie a bénéficié d'une large diffusion, la pièce ayant été jouée plus de 125 fois à travers le Québec.

ment se cache peut-être celui de la manière de financer, qui entretiendrait un peu artificiellement la vitalité artistique qu'on connaît. «La structure des subventions ne me semble pas très souple», dit Antoine Laprise, l'homme de théâtre multidoué derrière Le Loup bleu.

Il faut produire au moins un spectacle par année pour arriver financièrement. Cette course folle ne me convient pas.

La compagnie lupine prend son temps, ce qui, dans un monde normal, ne devrait pas nuire. Le spectacle sur la Bible a été présent-

té environ 80 fois depuis sa création au tournant de la dernière décennie. Ce «luxe» se paye très cher. M. Laprise reçoit environ 15 000 \$ pour écrire un spectacle, deux fois plus pour le monter et puis plus rien. «Ça fait moins de 50 000 \$ tous les cinq ans parce

que j'ai choisi de ne pas produire pour produire.»

Produire pour produire, surproduire, la question demeure donc.

Avec la collaboration de Stéphane Baillargeon, du *Devoir*

Quatuor Molinari

Trios à cordes

Radford : Portails
Cherney : String Trio
Schnittke : Trio

Jeudi 12 mai 20 h

Salle Redpath, Univ. McGill

Billets \$25 (\$20 étudiants et aînés)

514-527-5515 www.quatuormolinari.qc.ca

* LE MAL TOTAL ET ABSOLU. UN PROCÈS, SON PROCÈS. *

MAHEU KRUCKER LAFOREST PETIT-HOMME

CHANTS LIBRES

OPÉR'INSTALLATION

L'ARCH-ANGE

AVRIL 2005
MAI 2005

* STATION C 1450, RUE SAINTE-CATHERINE EST *

514-790-1245
1-800-361-4595
ADMISSION.COM

EDOUARD DUFORT + ALAIN NOUSS + PAULINE WAILLANCOURT + CLAUDE PELLETIER + PAUL DUBOIS +
FRANÇOIS ROUPINIAN + LIZ VANDAL + JACQUES LEE PELLETIER

Hydro Québec présente

Les Séries Pro Musica

série TOPAZE

parrainée par

YANNICK NÉZET-SÉGUIN

et ses amis :

Yukari Cousineau, violon
Michelle Sutton, mezzo-soprano
Pierre Tourville, alto
Jennifer Bourdages, piano

Dimanche, 15 mai 2005, 11 h
Programme consacré à Brahms.

Atelier d'éveil musical pour les 5-10 ans, 35
Billets : 25 \$, 10 \$, (étudiants) taxes et redevance en sus
en vente à la Place des Arts : 842-2112

Pro Musica, 514-845-0532 www.promusica.qc.ca

Cinquième Salle Place des Arts
514 842.2112 1 866 842.2112
www.pda.qc.ca Réseau Admission 514 790.1245

60 ans de musique de la décennie

5^e festival de musique de chambre du CCA

Une série de concerts explorant la musique québécoise, canadienne et internationale des années 60 et du début des années 70.

Direction artistique : Neal Gripp

Judis 12 et 19 mai à 19 h 30;
Dimanche 15 mai à 14 h 30

Œuvres de Garant, Héru, Tremblay, Vivier, Chostakovitch, Messiaen, Stockhausen et bien d'autres.

Billets (par concert) : Adultes 20 \$;
Aînés 15 \$; Étudiants 10 \$
514 939 7026 ou
www.cca.qc.ca/musique

En complément de l'exposition
Les années 60 : Montréal voit grand.

CCA
Centre Canadien d'Architecture
1920, rue Baile, Montréal Guy-Concordia
514 939 7026 www.cca.qc.ca

Ouvert du mercredi au dimanche, 10 h à 17 h;
le jeudi, 10 h à 21 h

Image : Papineau, Glenn-Lippin, Le Blanc, architectes; Luc Dorval, architecte associé.
Le pavillon du Québec. Esquisse de la perspective intérieure, avril 1964 © CCA.

ESP-CE MUSIQUE 100.7 FM
98.5
cc @ radio 360

DE VISU

Basquiat, du premier au dernier souffle

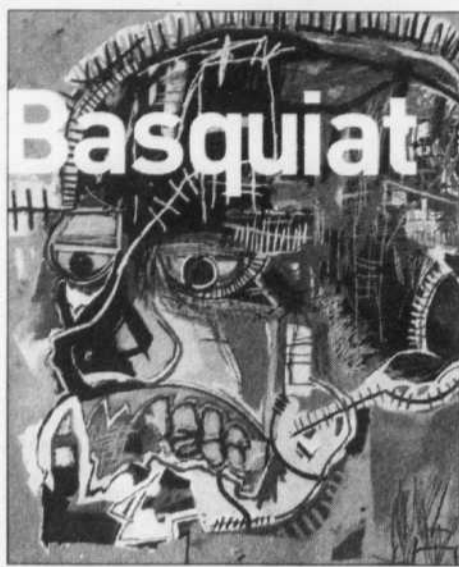
STÉPHANE BAILLARGEON

Ce qui frappe d'abord, c'est la rage, l'énergie violente, la folie créatrice de cet artiste brut et brutal. Jean-Michel Basquiat a été décrit comme le premier et le plus grand artiste punk. La rétrospective que lui consacre depuis quelques semaines le Brooklyn Museum va beaucoup plus loin en prouvant qu'il fut aussi un des plus grands peintres américains du XX^e siècle, peut-être même le dernier de la lignée des grands maîtres modernes, comme l'écrivit le commissaire Marc Mayer dans le beau catalogue accompagnant son exposition.

Car, vu d'ici, ce travail muséologique rassemblant une centaine d'œuvres a en plus le mérite de faire comprendre quel professionnel exceptionnel dirige maintenant le Musée d'art contemporain de Montréal. Son exposition a été encensée par les grands critiques des États-Unis, jusqu'en Europe. M. Mayer a même eu les honneurs de l'émission du matin de CBS, un rare honneur pour un muséologue.

Tant mieux puisqu'il préparait ce travail depuis des années et que son sujet le passionne depuis encore plus longtemps. Dans l'introduction du catalogue, il raconte sa découverte d'un premier Basquiat, en 1984, le choc éprouvé par l'étudiant en histoire de l'art de l'université McGill, alors passionné par le baroque italien, devant «cette belle chose, tellement mystérieuse, cacophonique et même bruyante» qu'elle a finalement suscité une passion pour l'art contemporain et décidé de sa carrière, jusqu'ici.

La comète Basquiat a traversé le monde de l'art en même temps que le jeune Mayer. Un temps fou, celui des années fric et du marché de l'art débridé. Fils de Brooklyn et des tropiques (son père était d'origine haïtienne), né en 1960, il est arrivé dans les galeries huppées de Manhattan après s'être fait la main en graffitant des œuvres énergiques signées SAMO © (pour Same Old Shit), avec le petit



Le catalogue de l'exposition montée par Marc Mayer au Brooklyn Museum.

signe annonçant déjà avec dérision la future activité lucrative.

Basquiat ne reniera pas cette origine dans ses toiles, comme son pote Keith Haring. Il y a aussi du Dubuffet dans sa production et des rappels de Cy Twombly. Une salle montre le fruit de sa collaboration avec Andy Warhol, qui l'avait pris sous son aile. «Le modernisme de Basquiat fut authentique et original, écrit encore Mayer. Il partage plusieurs forces, valeurs et intérêts avec des artistes comme Pablo Picasso, Henri Matisse, Ernst Ludwig Kirchner, Jean Dubuffet, Robert Rauschenberg, Joan Miro, Willem de Kooning et Andy Warhol, intronisés au panthéon de son musée d'art moderne, comme s'il imaginait son propre travail accroché à côté du leur, comme exemple distinct et actualisé de la tradition.»

Les toiles exposées au Brooklyn Museum mettent bien en évidence ce parcours météorique des murs aux cimaises. Sitôt découvert par une galeriste réputée, le jeune prodige enchaîne les expositions, multiplie les ventes. Basquiat produit 200 toiles pour la seule année 1982, aussi bien dire une par jour, si l'on exclut ceux qu'il passait démolir par l'héroïne ou en party. Les célébrités du rock et du cinéma l'aimaient déjà beaucoup. Des noms de vedette figurent parmi les prêteurs du Brooklyn. Encore récemment, le documentaire *Some Kind of Monster* introduisait un collectionneur aussi surpris qu'informé de Basquiat en la personne rageuse du batteur de Metallica, le groupe metal le plus populaire de ce côté de la galaxie.

Surtout, l'expo montre que le travail de l'Afro-Américain est demeuré sensible à tous les mélanges, à toutes les références. La brièveté de sa production ne l'a pas empêché d'évoluer. Ses premières œuvres, parfois réalisées sur des supports de paumés (une fenêtre, des planches vite clouées), témoignent d'un univers personnel en tension avec une ville dingue. Les dernières glissent vers l'interrogation de la société contemporaine, de la tradition moderne, puis de la tradition noire. L'immense *Grillo* (1984) comprend deux personnages inspirés de la sculpture africaine. D'autres créations rappellent la passion de Basquiat pour le jazz et la musique hip-hop naissante.

Il y a deux semaines, les salles du Brooklyn Museum débordaient de visiteurs et surtout de jeunes qui se bousculaient amicalement devant les toiles et s'émerveillaient à la découverte des œuvres inondées de symboles. Au-delà des modes, des récupérations commerciales, même au-delà du mythe Basquiat, la rage, l'énergie et la folie de cet artiste demeurent d'une terrible efficacité contagieuse...

Le Devoir

Place au design à Elektra

Les amateurs de vidéos et d'effets spéciaux pourront se gaver

BERNARD LAMARCHE

Le festival Elektra, consacré à la création audiovisuelle et technologique de pointe, touchera au design en plus de donner dans les performances en sons et en images.

Les amateurs de vidéos et d'effets spéciaux au cinéma et dans les arts de la scène pourront se gaver lors de l'événement. UVA, qui est à l'origine du visuel dans les spectacles de Massive Attack et de U2, sera à Montréal et donnera un concert le 13 mai à l'Usine C. Le 14, Richard Baily (*Solaris* et *The Cell*) et Kevin Tod Haug (*Sahara*, *Seven* et *Fight Club*) ouvriront leurs cartons et dévoileront des images expérimentales inédites. Cette rencontre avec le public est prévue dans une nouvelle section de l'événement, 1024: *Design en mouvement*. UVA et D-Fuse (Beck) feront notamment partie de ce volet.

Le volet 1024 d'Elektra 2005 porte sur le design animé. On y parlera d'images de synthèse, certes, mais aussi d'interfaces pour Internet, d'organisation et de création d'espace virtuels et de navigation sur la Toile. Ces

deux spécialistes des effets spéciaux contribueront à cette rencontre qui aura lieu samedi prochain à la cinquième salle de la Place des Arts, mais ils ne seront pas seuls.

L'événement prendra la forme de présentations et d'une table ronde animée par Carole Bouchard, de Fx Cartel, et par Daniel Fortin, de la firme montréalaise Epoxy. Cette dernière a d'ailleurs décroché le contrat consistant à revampier entièrement l'image graphique d'Elektra. Certains des travaux de l'agence seront dévoilés par George Fok, directeur artistique, qui a élaboré des outils de communication visuelle pour des clients aussi prestigieux que Softimage,

Getty Images et Disney.

Plus spécifiquement, la firme UVA présentera son nouveau logiciel de captation vidéo 3D (Dragonfly 3), conçu pour la prochaine tournée du groupe U2, qui passera par Montréal en novembre prochain. Ils utiliseront d'ailleurs ce logiciel lors de leur prestation à Elektra la veille de la table ronde. La curiosité des amateurs de musique pop sera certainement piquée par la venue de D-Fuse, qui fera la présentation de son projet Guero, réalisé en collaboration avec Beck. La présentation portera sur la création d'art vidéo non linéaire sur DVD.

Publicité et vidéoclip seront aussi des domaines couverts par la rencontre alors que Frédéric Bourque, fondateur du studio Ambidextre, présentera un vidéoclip inédit. Cette bande, faite de tournages en incrustation et d'animations, a été commandée par le designer sonore et compositeur Philippe Gully à l'occasion de son premier album, *Draft*. Bourque a également l'intention de présenter d'autres travaux, dont un clip événementiel réalisé pour les champagnes Veuve Clicquot.

D'autres créateurs seront également de cette rencontre. Dans un autre registre, toutefois, on annonce le retour inespéré de Front 242, inventeurs de l'*electronic body music*, au Metropolis samedi prochain. Un des membres les plus en vue de la formation, Patrick Codenys, se produira également en duo avec l'artiste visuel Kendall Geers sous le nom de Red Sniper. La première de ce spectacle a eu lieu au Centre Georges-Pompidou, à Paris, en 2003; on pourra le voir à l'Usine C mercredi soir.

Le Devoir

maison culture AHUNTSIC CARTIERVILLE

Mes voyages

Peintures de René Lemay

jusqu'au 14 juin

Maison de la culture Ahuntsic-Cartierville
10 300 rue Lajeunesse, 1^e étage
Informations : 872-8749

Heures d'ouverture:
Mardi : 13 h à 20 h
Mercredi et jeudi : 13 h à 18 h
Vendredi et samedi : 13 h à 17 h
Dimanche et lundi : fermé

Montréal

MARIO MEROLA SCULPTURES

MARIO MEROLA STRUCTURES

Ici, on trouvera des masses pleines et rondes ou se mélangent et se disputent le compact et l'aéré ou le compact et le linéaire, l'ouvert et le fermé, la pesanteur et la légèreté; là, ce seront des variations sur le thème de l'arche, de la porte, soit des sculptures dont on peut franchir le seuil et passer carrément au travers...

Serge Fiset

50 dollars

Tél.: (514) 381-6338

la Galerie d'art Stewart Hall
176, Bord du Lac, Pointe-Clare

Du 7 mai au 26 juin 2005

Charles Daudelin
- Maître de l'espace -

Une exposition du Musée des maîtres et artisans du Québec et présentée par le Conseil des arts de Montréal en tournée

VERNISSAGE
le dimanche 8 mai, à 14h

Info: (514) 630-1254

Les beaux détours

CIRCUITS CULTURELS

21 mai
100% audace!
À voir au Château Dufresne

16-17 et 18 juillet
Musées, nature et opéra
Un beau détour aux États-Unis!
Réservez avant le 3 juin

11 juin : COMPLET
9 août : PLACES DISPONIBLES

18 juin
Camille Claudel et Rodin
au Musée du Québec

9 juillet
le Festival de Lanaudière

www.lesbeauxdetours.com
(514) 352-3621
En collaboration avec Club Voyages Rosemont

ART MÜR 5826 St-Hubert Montréal, Québec (514) 933-0711

Galerie Art Mür Du 7 mai au 18 juin 2005

De nature hollandaise

Kitty Bakker, Robbie Cornelissen, Leslie Kamps, Greg Que, Ans Schilling, Eric Seitz, Betty Simonides, Wja Stegeman

CAROL BERNIER
Hivers de mars
et
Hommage aux premiers Plasticiens
50^e anniversaire de la publication du Manifeste des Plasticiens
13 avril au 14 mai 2005

GALERIE SIMON BLAIS
5420, boul. Saint-Laurent H2T 1S1 514 849-1165 Ouvert du mardi au vendredi: 10h à 18h, samedi: 10h à 17h

Exposition du mercredi 6 avril au samedi 7 mai 2005

FERNAND TOUPIN (RCA)
• Dernières œuvres matérialistes •
1990 - 1993

GALERIE BERNARD
3926 rue Saint-Denis, Montréal (Québec) H2W 2M2, Tél.: (514) 277-0770
Horaire : mercredi 11h-17h30 jeudi et vendredi 11h-20h samedi 12h-17h

JACQUES LÉVEILLÉ, ARC
L'ÉNIGME DE L'IMAGE
tableaux

studio 261
galerie d'art

261, St-Jacques Ouest, Montréal (Québec)
Tél.: (514) 845-0261 - www.studio261.ca

Arkinson Corps de Mémoire
1^{er} au 15 mai 2005 - Œuvres sur papier

Artis 450.449.5999, www.galerieartis.com
Galerie d'art 656, Marie-Victoria, Boucherville

Les Eaux-fortes de Clarence Gagnon
l'œuvre presque complète, incluant des pièces plus rares

Exposition à la Galerie Walter Klinkhoff, 1200, rue Sherbrooke Ouest, Montréal

une présentation de
Jan Johnson
Gravures anciennes et modernes, Inc
du 9 au 21 mai, 2005

lundi au vendredi de 9h30 à 5h30, le samedi 9h30 à 5h
Renseignement au 935-4721 ou 288-7306

Cynismes ?
manif d'art 3
LA BIENNALE DE QUÉBEC

PRENEZ GARDE
Du 1^{er} mai au 12 juin 2005
VERNISSAGE 30 AVRIL

UNE PRÉSENTATION DE MANIFESTATION INTERNATIONALE D'ART DE QUÉBEC
WWW.MANIFDART.ORG
418-524-1917
PATRICE LOUBIN COORDONNATRICE GÉNÉRALE JOUËLLE LÉVESQUE COORDONNATRICE

CD, Québec, CCI, etc.



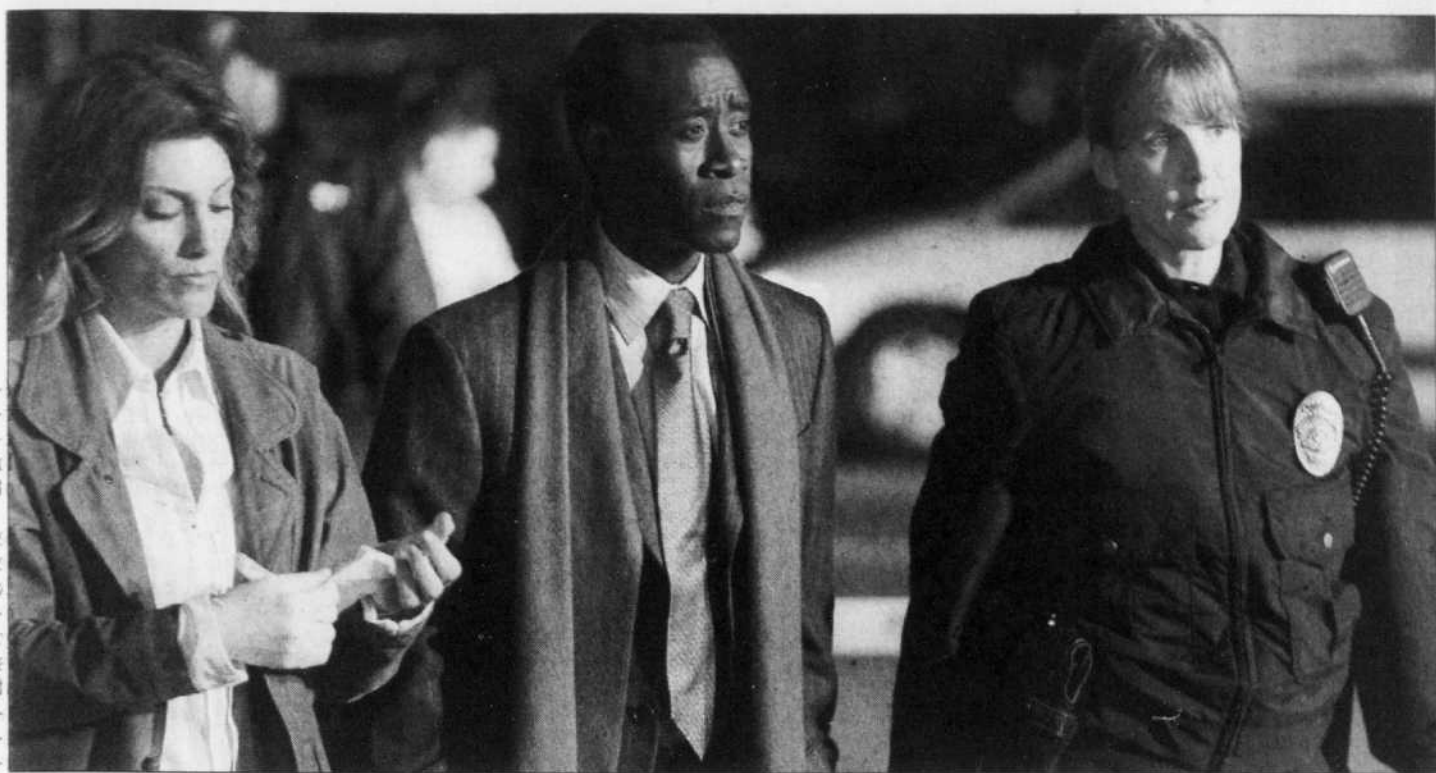
1248, rue Bernard Ouest
(514) 495-9944
www.theatreoutremont.ca

LA MER INTERIEURE d'Aljandro Amenabar
Version française. Espagne, 2004.
125 min. (G)
Lundi 9 mai 19 h 30

Cinéma



exCentris
HORAIRES 514 847 2206 WWW.EX-CENTRIS.COM



SOURCE CRISTAL FILMS

Sous les apparences, les personnages de *Crash* sont bien différents de l'image qu'ils projettent, aux autres autant qu'à eux-mêmes.

Crash ou le carambolage des âmes

Paul Haggis a signé le scénario du film de l'année (*Million Dollar Baby*). Depuis, il est devenu l'homme de l'heure. *Crash*, son premier film, nous rentre dedans.

MARTIN BILODEAU

Au dernier Festival de Toronto, *Crash* a été reçu avec un enthousiasme presque suspect. Certes, le film est élégant, racé, pertinent, d'une écriture fluide, bref, il est réussi. Mais Paul Haggis étant un fils de London, Ontario, en exil aux États-Unis, on devinait dans la vigueur de cette accolade festivièrisme une part de fierté chauvine.

Une fois les confettis balayés, personne n'aurait osé prédire une distribution internationale à cet habile exercice sur le racisme ordinaire campé dans le labyrinthe du Los Angeles contemporain.

C'était bien sûr avant la sortie de *Million Dollar Baby*, formidable mélo douché d'Oscars dont Haggis a signé le scénario. Depuis, tout le monde veut voir *Crash*, que le scénariste a réalisé lui-même, parallèlement au tournage du film d'Eastwood. Avec une fraction du budget mais en y mettant autant de cœur.

Tout comme *Million Dollar Baby*, *Crash* est le fruit d'une impulsion soudaine et personnelle. De fait, le scénario a germé dans la tête de Haggis la nuit du braquage de sa voiture par deux adolescents, il y a quelques années, sur un grand boulevard los-angeles. Qui étaient-ils, d'où venaient-ils, où allaient-ils, s'est-il demandé. Le fil de, ses réflexions l'a amené aussi à s'interroger sur sa réaction face à l'agression. «*Nous n'apprenons qui nous*

sommes que face à l'épreuve. Avant l'épreuve, on n'est jamais certains de qui nous sommes.

Chaîne d'épreuves humaines et de carambolages d'âmes, *Crash* se déclenche sur un trottoir de Los Angeles, où deux voyous de race noire (Chris Bridges et Larenz Tate) braquent le VUS d'un procureur réactionnaire (Brendan Fraser) et d'une «*desperate housewife*» (Sandra Bullock). Les voyous prennent la fuite, heurtent un Cambodgien et se séparent. Parallèlement, le couple rentre à la maison fait changer les serrures par un serrurier qui, à son tour, se heurte à la colère d'un épicier perse, etc. Ainsi a pris forme la ronde de *Crash*, plus almanienne qu'ophulsiennaise, à travers laquelle le cinéaste décline avec une subtilité inégale toutes les nuances de la peur, de l'intolérance et de l'incommunicabilité. «*Il n'y a pas d'intrigue, pas de ligne droite*», résume fièrement Haggis au bout du fil, depuis Vancouver où il était de passage cette semaine en prévision de la sortie de *Crash*.

Débusquer l'humain

Sans dénigrer sa mise en scène, transparente et fluide, force est de reconnaître que *Crash* est avant tout un film de scénariste. L'écriture y est sensible, aboutie, ce que la réalisation et la très belle musique de Mark Isham se résument à mettre en valeur. À l'inverse, ses personnages — un détective de la LAPD (Don Cheadle), deux policiers aux antipodes l'un

de l'autre (Matt Dillon et Ryan Phillippe), un couple afro-américain abusé par la police (Thandie Newton et Terrence Howard) — sont complexes, bien en chair, taillés dans la réalité. D'expliquer le cinéaste: «*Je ne voulais pas faire un film dont les personnages émergent sans une égratignure*».

Ceux-ci ne sont, par ailleurs, ni beaux ni laids, ni bons ni méchants. Sous les apparences, ils sont bien différents de l'image qu'ils projettent, aux autres autant qu'à eux-mêmes. «*Nous sommes programmés par nos préjugés, déplore Haggis. Le plus souvent, les gens nous déçoivent. Pas parce qu'ils sont moins bien que ce qu'on avait imaginé, mais parce qu'ils sont différents, tout simplement, de l'image qu'on s'était fait d'eux. Mon devoir consistait à débusquer l'humain derrière l'écran, à justifier ses actions selon une logique de comportement, sans égard pour la rectitude politique*».

La participation de l'actrice Sandra Bullock, bien connue pour ses facéties comiques, s'inscrit dans cette démarche visant à prendre de revers les attentes des spectateurs. «*La télésérie policière EZ Streets [que Haggis a écrite en 1996] explorait déjà cette idée selon laquelle on ne sait pas qui est bon, qui est méchant, à qui s'identifier, avec qui sympathiser*». *Crash* constitue l'aboutissement de ce projet, ainsi que le premier jalon d'une carrière de cinéaste pour ce gars qui écrit pour la télévision depuis plus de 25 ans — sa feuille de route comprend des séries telles que *Love Boat*, *Thirtysomething*, *L.A. Law* et *Due South*. «*J'ai débarqué à Hollywood avec*

l'envie de faire du cinéma. Les circonstances ont voulu que je fasse carrière dans la télévision», affirme celui qui vient d'achever le scénario de *Flags of our Fathers*, qui sera réalisé par Clint Eastwood et produit par Steven Spielberg. D'autres projets d'écriture sont en préparation, même si Haggis prévoit dorénavant se consacrer aussi à la mise en scène, un métier qui selon lui donne au scénariste la possibilité de porter sa vision jusqu'au bout. Cela dit: «*Aussi longtemps que Clint Eastwood va me demander d'écrire pour lui, je vais continuer*», lâche-t-il en riant, trop heureux d'être entré dans les bonnes grâces d'un géant du 7^e art américain.

Or le succès est une arme à deux tranchants. À la fois novice et vieux routier, Paul Haggis en sait quelque chose. «*Le scénariste à qui pareil succès arrive se retrouve toujours devant deux possibilités. Certains choisissent de jouer leur va-tout sur une mégaproduction de cent millions de dollars. D'autres essaient de poursuivre le même chemin en essayant de rester fidèles à ce qui les a conduits jusque-là*». Paul Haggis appartient à cette dernière catégorie. Et pour cause: les risques d'un *crash* sont moins élevés.

CRASH

De Paul Haggis.
Avec Don Cheadle, Sandra Bullock, Brendan Fraser, Matt Dillon, Thandie Newton, Ryan Phillippe. Scénario: Paul Haggis, Bobby Moresco. Image: J. Michael Muro. Montage: Huges Wimborne. Musique: Mark Isham. États-Unis, 2004, 107 minutes.

Comment ériger le cynisme en religion

ENRON: THE SMARTEST GUYS IN THE ROOM
Documentaire d'Alex Gibney.
Image: Maryse Alberti.
Montage: Alison Ellwood.
Musique: Matt Hauser.
États-Unis, 2004, 109 minutes.

MARTIN BILODEAU

Tout le monde se serait passé le mot qu'on ne s'y serait pas mieux pris. Avec la commission Gomery qui bat son plein à Montréal, le thème de la corruption et du scandale politique semble fixé dans l'air. À preuve: la sortie la semaine dernière de *Mémoire d'un saccage*, documentaire de Fernando Solanas sur la faillite socioéconomique de l'Argentine, imputable selon l'auteur à des gouvernements corrom-

pus. Alex Gibney (producteur de *The Trials of Henry Kissinger* et de la série *The Blues*) fait un diagnostic voisin dans *Enron: The Smartest Guys in the Room*, un documentaire fascinant présenté au Cinéma du Parc, qui raconte avec aplomb la plus grande imposture financière de l'histoire de Wall Street.

Enron était la septième entreprise américaine en importance. Implanté en 1985 à Houston, ce grossiste en ressources énergétiques enregistrerait des déficits que ses dirigeants maquillaient en profits mirobolants. Résultat: les actions de la compagnie ont grimpé, grimpé, grimpé, permettant au p.d.g., un ami personnel des Bush père et fils, et à tous ses directeurs, de détourner plus de un milliard de dollars sur leurs comptes personnels.

Le scandale est plus complexe que cela et je vous épargne les détails — au demeurant fort bien définis dans le film. Rappelons simplement que la faillite d'Enron, survenue en décembre 2001, a ruiné des milliers d'actionnaires et dilapidé les fonds de retraite des employés. Brisé en mille miettes par le cynisme, ce miroir aux alouettes a frappé les esprits. À commencer par ceux de Bethany McLean et de Peter Elkind, reporters pour le magazine *Fortune*, qui ont couché leur enquête dans un ouvrage, *The Smartest Guys in the Room*, dont Alex Gibney reprend l'argumentaire et la structure.

Si bien qu'il n'y a rien de très novateur dans la forme de ce film, qui expose les faits avec une grande célérité et illustre brillamment de quelle façon l'Amérique des

grandes entreprises s'y prend pour ériger le cynisme en religion, le gain en capital. Les ramifications sont nombreuses, les explications, parfois complexes, quoique l'ensemble, au final, s'avère assez limpide au regard des spectateurs peu versés dans l'économie, ses règles et ses fonctionnements. Comme le souligne d'entrée de jeu Bethany McLean, les gens pensent que le scandale d'Enron est une affaire de gros sous et de règles économiques obscures. Alors qu'en réalité, il s'agit avant tout d'un drame humain possédant les éléments fondateurs d'une tragédie grecque. À la lumière de ce captivant feuilleton, emblématique d'un état d'esprit qui gangrène encore tout le monde des grandes entreprises (cf. *The Corporation*), on ne peut que lui donner raison.

★ CINÉMA ★

SEMAINE DU 7 AU 13 MAI 2005

Les NOUVEAUTÉS et le CINÉMA en résumé, pages 4 à 6

La liste complète des FILMS, des SALLES et des HORAIRES, pages 7 à 14

dans L'AGENDA culturel

K. FILMS AMÉRICAIN PRÉSENTE

★ ★ ★ ★ ★ VANCOUVER SUN

QUINZAINE DES RÉALISATEURS CANNES 2004 PRIX DE LA CRITIQUE FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE L'OUTAOUAIS

PRIX DU PUBLIC FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE VANCOUVER LE CHOIX DU CHILI POUR LES OSCARS 2005



UN FILM DE ANDRÉS WOOD

mon ami machuca Santiago du Chili septembre 1973

«Touchant.» «Saisissant.» VOIR ICI

«...avec émotion...un appel à la justice sociale.» LE DEVOIR

www.machucacine.cl

PRÉSENTEMENT À L'AFFICHE!

www.cinéma.com

www.lasalle.com

Le FIFM fait son marché?

Aux deux tiers d'un discours prononcé au congrès de l'Association des producteurs de film et de télévision du Québec, la semaine dernière à Gatineau, Wayne Clarkson, le nouveau directeur général de Téléfilm Canada, annonçait que Digimart, un marché consacré au cinéma et aux technologies numériques, venait de recevoir l'appui de l'institution publique. Du même souffle, Clarkson déclarait que l'événement aurait lieu pendant le Festival international de films de Montréal (FIFM), soit du 18 au 25 septembre. Et non plus pendant le Festival du nouveau cinéma, sous la bannière duquel Daniel Langlois avait d'abord prévu le développer.

Il y a trois mois, on aurait parlé de coup de théâtre. Dans l'état actuel des choses (recours du FFM en attente devant les tribunaux, destitution de Claude Chamberlan laissant présager la mort du FNC, guerres de dates entre les festivals, etc.), ça n'a rien de vraiment extraordinaire. De fait, Langlois, qui siège depuis décembre au conseil d'administration du FIFM (après avoir déserté celui du FNC), n'avait aucune raison de démissionner sans se meubler. Et vous conviendrez avec moi que ceux qu'il a laissés derrière sont tout aussi révélateurs que celui qu'il a pris avec lui. À savoir le Digimart, qui se veut un carrefour pour le développement des nouvelles technologies mais qui sera avant tout un tremplin pour Digiscreen, une nouvelle technologie de distribution numérique développée par Langlois.

Qu'est-ce que des gens comme Moritz De Hadeln et Alain Simard entendent aux technologies de pointe? On se le demande. Pour l'instant, il est uniquement question de faire coïncider les dates du Digimart et du FIFM. C'est du moins ce que laissent entendre les organisateurs de l'un et de l'autre. Et cela bien que la visite de Sheila de la Varende, cette semaine, dans les bureaux de Spectra (bateau phare du FIFM), laisse présager une alliance plus formelle entre le festival sans bannière et le marché sans bannière.

Jointe cette semaine à Philadelphie, où l'équipe du Festival de jazz faisait escale, la directrice des communications de Spectra, Myriam Achar, se montrait prudente. «*C'est normal qu'il y ait des rencontres de ce genre*», dit-elle. «*On explore des avenues*». Mais il semble déjà entendu, chez Spectra, qu'il faut user d'arguments commerciaux pour convaincre l'industrie de se déplacer à Montréal. Lire: le FIFM a besoin d'un marché. À Digimart, dont les bureaux sont situés à Ex-Centris, la consultante Sylvie Deslauriers, qui assiste Daniel Langlois et Sheila de la Varende, explique: «*C'est une première édition pour le Digimart et pour le*

CINÉMA



Martin Bilodeau

FIFM. Il y a des liens qui pourraient se former, mais Daniel Langlois et Sheila de la Varende sont clairs là-dessus: Digimart reste une entité entièrement indépendante du FIFM.

Les détails de la première édition de Digimart seront donc dévoilés au retour du Festival de Cannes, en direction duquel Sheila de la Varende s'envole cette semaine afin d'y développer des liens d'affaires.

Elle risque bien sûr d'y rencontrer son ancien complice Claude Chamberlan, qui malgré sa démission demeure une des têtes chercheuses du FNC. Elle risque également d'y croiser Serge Losique, qui me confiait cette semaine avoir déjà sept films inscrits dans sa prochaine compétition mais qui sur la Croisette aura fort à faire pour convaincre l'industrie que son château n'est pas en feu. Enfin, elle y retrouvera les huit membres de la délégation du FIFM, lesquels ratisseront eux aussi la Croisette en quête d'exposition, de films et de partenariats.

Pas de grande opération médiatique au programme, comme c'était le cas à Berlin. Plutôt, les dirigeants du FIFM, Alain Simard et Moritz De Hadeln en tête, prévoient offrir le lunch à quelques personnalités ciblées du domaine cinématographique, peut-être aussi donner des cocktails dans les pavillons du Canada et du Québec — équilibre oblige.

S'il est un lieu où il importe de faire naître le FIFM au regard du monde, c'est bien Cannes. Or, s'il est un lieu où la confusion entre FFM, FNC et FIFM pourrait s'aggraver, c'est aussi Cannes...

On compare souvent le Québec à la Suède. Pour le climat, pour la mentalité, pour sa population de semblable envergure (8,9 millions en Suède, 7,5 millions au Québec) et concentrée (comme ici) dans la partie septentrionale du pays. S'ajoute à la liste de ressemblances un cinéma national fort, sur les plans de la production et du box-office. Ainsi, en 2004, les Suédois ont réalisé 37 films, pour une part de marché de 23,3%. C'est quand même 10% de plus qu'au Québec, où 38 longs métrages produits en 2004 ont récolté 13,3% des parts de marché — un record. Et comme chez nous, les films scandinaves les plus populaires sortent rarement de leurs frontières.

7^e Art/distribution et Films du Rapide-Blanc en collaboration avec

LE RÉZO

présentent

L'ÎLE AUX FLEURS

un documentaire de Katerine Giguère



L'Île aux Fleurs

Au Cinéma ONF, 1564 St-Denis, Montréal, les 7 et 8 mai à 19h00*

LE MARDI 10 MAI

- Rouyn-Noranda au Cabaret de la dernière chance
- Shawinigan à la Bibliothèque Bruno-Sigman
- Victoriaville au Théâtre Parminou*

LE MERCREDI 11 MAI

- Jonquière au Côté-Cour
- Montréal à La Gitana
- Champlain au Café Foin Fou

LE JEUDI 12 MAI

- Val-Morin au Théâtre du marais*
- Mont-Launier à l'École de théâtre

*en présence de la réalisatrice

INFORMATIONS : WWW.LEREZO.ORG

LE DEVOIR

★★★★★

Aleksi K. Lepage, *La Presse*

★★★★★

Paul Villeneuve, *Le Journal de Montréal*

RICHARD GRANDPIÈRE et STEPHANE PARTHENAY présentent

MASSAI

LES GUERRIERS DE LA PLUIE



UN FILM DE PASCAL PLISSON

À L'AFFICHE EN EXCLUSIVITÉ!

CINÉPLEX GÉOCON QUARTIER LATIN ✓ SON DIGITAL

Ven. au jeu: 12h35 - 15h00 - 18h40 - 21h40

Cinéma

La prison des clichés

HOUSE OF D

Réalisation et scénario: David Duchovny. Avec Anton Yelchin, Téa Leoni, David Duchovny, Robin Williams, Erykah Badu. Image: Michael Chapman. Montage: Suzy Elmiger. Musique: Geoff Zanelli. États-Unis, 2005, 97 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

David Duchovny sera-t-il jamais autre chose qu'une icône télévisuelle des années 1990, celui qui a donné au paranormal une allure sexy, athlétique et décontractée grâce à la série-culte *The X-Files*? L'acteur a sans doute plus de craintes à cet égard qu'à la probabilité d'en dé-

coudre avec un extraterrestre...

Comme on ne lui donne pas vraiment la chance de s'extirper de la carapace de l'agent Fox Mulder, Duchovny a décidé de s'en charger lui-même dans un premier long métrage, *House of D*, où il cumule bien des tâches: scénariste, réalisateur et tête d'affiche. De plus, pour une touche plus personnelle, bien qu'il ne s'agisse pas d'un récit autobiographique, il s'est inspiré du New York de son adolescence dans les années 1970, ratissant Greenwich Village de fond en comble, captant l'essence d'une époque pas encore disparue sous le pic des démolisseurs, et celui du cynisme.

Avait-il vraiment besoin de se donner tout ce mal? À la lumière

du résultat, force est de constater qu'à l'image de l'acteur limité, David Duchovny réalisateur se cantonne dans le même registre étroit, narratif, de sa voix monotone et nasillard, un récit d'apprentissage où aucun cliché lié à l'adolescence ne manque à l'appel: les chicanes de famille, les émois amoureux et les amitiés sincères jusqu'à preuve du contraire s'y font une chaude lutte. Même l'illustration du clivage des classes sociales, avec d'un côté l'appartenance miteuse du jeune héros Tommy Warsaw (Anton Yelchin) et, de l'autre, celui très «Central Park West» de sa flamme Melissa (Zelda Williams, fille de Robin) n'échapperait pas au plus blasé des marxistes. Et que dire du personnage de Tommy devenu adulte et incarné par Duchovny lui-même? Celui-ci vit à Paris depuis des années et s'avère incapable d'aligner correctement deux phrases complètes en français...

Car avant d'échouer là-bas, Tommy devra traverser, on s'en doute, de rudes épreuves, à peine soutenu par une mère (excellente Téa Leoni, l'épouse de Duchovny), veuve et dépressive. Il peut toutefois compter sur le concierge de son école, Pappass (Robin Williams nous offre son catalogue complet de grimaces), un handicapé mental avec qui il forme un duo d'enfer, avant bien sûr que l'amour d'une fille ne vienne tout gâcher: vous voyez le genre?

Mis à part la présence, quasi fantomatique, d'une détenue (Erykah Badu) abreuvant Tommy de leçons de vie du haut de sa cellule obscure, et qui permet à Duchovny de pimenter une mise en scène sans relief, portée surtout par la nostalgie et le misérabilisme, *House of D* n'annonce pas des débuts prometteurs. À l'image de sa vision touristique de Paris, et folklorique de New York, *House of D* fait davantage l'éloge de la mièvre sirupeuse, portant sur l'adolescence un regard digne des réflexions tapissant le journal intime d'un garçon transi devant les charmes de la belle première de classe. À classer dans la grosse filière X, celle des petits films ratés.



SOURCE CHRISTAL FILMS

House of D, de David Duchovny

Karin Viard la volcanique

La comédienne a connu des moments difficiles sur le plateau du *Rôle de sa vie* entre Agnès Jaoui et François Favrat

ODILE TREMBLAY

Karin Viard n'a pas la langue de bois. Elle ne nous cachera pas avoir peu apprécié travailler sur le plateau du *Rôle de sa vie*. La vision de François Favrat, le cinéaste, n'était pas la sienne. Il y eut des tiraillements.

Ce qui n'a pas empêché la comédienne de remporter, au dernier Festival des films du monde, le prix d'interprétation féminine, justement pour ce rôle-là, et de s'en déclarer ravie.

On l'a rencontrée à Paris. Karin Viard assure qu'elle aimerait bien venir au Québec. N'empêche qu'elle a refusé jusqu'ici toutes les invitations en ce sens, évoquant un emploi du temps chargé. C'est vrai qu'elle ne chôme pas beaucoup, Karin Viard, sautant d'un tournage à l'autre.

Vrai aussi qu'elle est sympa, mais l'actrice française devrait prendre le temps de faire un tour au Québec, où le public la connaît et l'apprécie. Des films comme *Haut les cœurs!*, *La Nouvelle Ève*, *France Boutique*, *L'Emploi du temps*, bien d'autres encore, ont imprimé son visage de femme forte dans les esprits.

Dans *Le Rôle de ma vie*, aux côtés d'Agnès Jaoui qui joue la star Elisabeth, Karin Viard campe en contre-emploi une timide et complexée, béate devant l'étoile, qui vole d'humiliation en humiliation. «Dans la vie, je ne suis pas particulièrement groupie, dit-elle. J'ai une forte personnalité. Me mettre dans la peau d'une fille qui n'a pas confiance en elle et qui rampe sous le tapis m'a d'abord stressée. Je craignais de ne pas être crédible. Alors j'ai construit un personnage.»

Et si on avait inversé les rôles des actrices? On lui pose la question.

«Je n'ai pas eu le choix du personnage, répond-elle, mais je n'aurais pas accepté celui d'Agnès. Le mien me semble plus intéressant. Et c'est à lui que le spectateur s'identifie.»

Actrice qui refuse de se prendre pour une star, Karin Viard avoue vivre le plus simplement possible, sans tenir compte de la célébrité qui est la sienne en France.

Cette célébrité qui constitue le sujet du *Rôle de sa vie*, à travers le personnage campé par Jaoui.

«Je n'ai pas eu le choix du personnage, mais je n'aurais pas accepté celui d'Agnès. Le mien me semble plus intéressant.»

Scénariste au départ, François Favrat n'avait jusque-là réalisé qu'un court métrage. Il a fait le bond jusqu'au long métrage avec *Le Rôle de sa vie*, parfois maladroitement. D'où les conflits.

«Je suis une femme assez volcanique, très directe, très franche, confesse Karin Viard. Je me suis toujours reproché de prendre les choses trop à cœur. Et sur un plateau, on vit en autarcie. Les rapports sont fragiles. On a eu des prises de bec.»

Karine Viard ne dit pas tout. On sent qu'entre elle et Agnès Jaoui, tout ne fut pas facile non plus. Sur ce tournage, Jaoui et François Favrat se sont rapprochés et mis en couple. Karin Viard s'est sentie négligée en tant qu'actrice.

Elle dit ne pas aimer la façon dont le cinéaste a abordé les problèmes et défini les personnalités. «Elisabeth a des comportements odieux. Mais c'est ce qu'ils ont fait d'elle. Sa solitude, sa souffrance sont mal exprimées...»

Son propre personnage de Claire, elle l'aurait préféré moins caricatural.

«Je pose un œil critique sur ce film, précise Karin Viard. Je le trouve gracieux. Il possède des moments de finesse et de drôlerie, comme cette scène du bar où mon personnage de Claire veut chanter mais n'y arrive pas, tandis qu'Elisabeth s'éclate.»

Beaucoup de gens ont aimé le film et se sont sentis interpellés. Mais, à mon avis, il ouvre des portes puis les abandonne. Prenez cette autre scène où Claire invite Elisabeth dans

son appartement et où l'actrice découvre des murs tapissés de photos d'elle-même. Ça fait de Claire une parfaite groupie, un être inquiet. Piste qui ne mène nulle part, car le cinéaste ne la développera pas par la suite...»

Orages, il y eut. Puis regrets des orages sur le plateau.

«La prochaine fois, je ramasse mes billes, jure l'actrice. Je range mon désir de mettre en scène et je fais ce qu'on me dit.»

Comment en croire un mot? La volcanique demeurera volcanique. Mais on souhaite à Karin Viard de passer à la réalisation, pour présenter sa vision des choses. Elle en a une, manifestement, et brûle de l'exprimer. Un jour peut-être...

Le Devoir



SOURCE FILM SÉVILLE

Agnès Jaoui entre dans la peau d'une actrice-vedette égocentrique et narcissique, solitaire au milieu d'un entourage servile.

Jeu de rôles

LE RÔLE DE SA VIE

Réalisation: François Favrat. Scénario: Jérôme Beaujour, Julie Lopes-Curval, Roger Bohbo. Avec Agnès Jaoui, Karin Viard, Jonathan Zaccà, Marcial di Fonzo Bo, Claude Crétiend, Annie Mercier. Image: Pascal Marti.

ODILE TREMBLAY

Duel entre deux personnalités, l'une solaire, l'autre lunaire. Jeu de rôles, quête de l'amour du côté ombre, comme du côté lumière, exploration de la célébrité. Le film de François Favrat, sans faire mine d'y toucher, aborde divers sujets importants. Présenté en compétition au dernier FFM, il avait valu à Karin Viard le prix d'interprétation féminine.

Entre autres thèmes: les rôles que chacun endosse dans l'existence, au fil des circonstances, et des tempéraments. Le film de Favrat n'est pas tout à fait maîtrisé. Les profils féminins manquent souvent de nuances, de cette humanité de demi-sourires, que quelques scènes seulement parviennent à faire vivre.

Ici, Agnès Jaoui, après avoir incarné si souvent des personnages doutant d'eux-mêmes, entre dans la peau d'une actrice-vedette égocentrique et narcissique, solitaire au milieu d'un entourage servile. Le cinéaste et l'actrice se sont manifestement inspirés des stars des grandes années d'Hollywood pour brosser son profil de diva.

Les relations entre les deux femmes rappellent un peu celles d'*All About Eve*, de Mankiewicz, à la moderne, avec un dénouement plus ouvert. Mais on pense aussi aux films réalisés par Agnès Jaoui elle-même, *Comme une image* et *Le Goût des autres*, explorant sur des scénarios mieux ficelés ces jeux de miroirs entre soi et autrui.

Karin Viard joue une groupie éperdue d'admiration devant l'idole, qui devient peu à peu son assistante à tout faire, presque sa soubrette. Il faut la voir s'aplatir devant l'idole, porter les paquets, s'excuser à tout bout de champ, tandis qu'Elisabeth (Agnès Jaoui) fait la roue, séduit la flamme de sa suivante, alors que la profondeur des relations humaines lui file entre les doigts.

Karin Viard est émouvante en

introvertie timide et maladroite, mais les revirements de son personnage ne sont pas toujours bien affirmés, et elle aurait pu se faire offrir plusieurs sursauts de rébellion parmi ses génuflexions de béni oui-oui. Le scénario a laissé des zones floues, réchappées par d'excellentes répliques souvent, par un rythme et des mises en situation parfois savoureuses.

Avec une mise en scène classique, *Le Rôle de sa vie* demeure un film d'actrices; les autres interprètes se voyant réduits à des rôles de faire-valoir. Ainsi, Jonathan Zaccà, qui joue l'amoureux à la pointe du triangle, malgré sa belle gueule romantique, s'efface dans l'insignifiance, à l'ombre des deux femmes.

Quoi qu'il en soit, le spectateur ne s'ennuie pas devant *Le Rôle de sa vie*. Les tensions et les contrastes entre les deux personnages féminins sont quand même tissés de situations auxquelles chacun s'identifie peu ou prou... en épousant le point de vue de la timide, en général.

Le Devoir

« Superbe... à couper le souffle ! »
- Peter Brault, Screen International

« Ça vous mène là où vous ne pensiez pas aller... »
- Karim Darbo, Elle

« Brillant et courageux ! »
- Aaron Gell, O

« Un des meilleurs films de 2005 ! »
- Curtis Walker, MTV Radio

sandra bullock matt dillon
terrence howard
chris ludacris bridges
thandia newton ryan philippe
larenz tate michael pena

crash

www.crashfilm.com

13 PRÉSENTATION À L'AFFICHE!

QUARTIER LATIN	MONTREAL	CAVAL ANTOIN	JACQUES CARTIER 14
PONT-VEAU 18	ST-EUSTACHE	ST-BRUNO	BOUCHERVILLE
MEDIA ALD - 18	QATINEAU	SHERBROOKE	SHERBROOKE
CINEMA THÉÂTRE	CLAYTON	CLAYTON	CLAYTON
LACHENAIE	TROIS-RIVIÈRES O.	QUINCY	JOLIETTE
ELYSEE GRANDY	VICTORIAVILLE		

★★★★
- Brendon Kelly, The Gazette

« Tout spectacle craquant ! »
- Mason Dumais, Voir

« Un film brillant, une comédie intelligente. »
- Marie-Christine Trotter, Radio-Canada

charlotte gainsbourg - yvan attal
alain chabat - ammanuelle seigner - alain ocher

ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants

un film de yvan attal

À L'AFFICHE!

FAMOUS PLAYERS	BOUCHERVILLE	MEDIA-PILET GUZZO
MONTREAL	BOUCHERVILLE	PONT-VEAU 18

CINEMA 5
ST-EUSTACHE SHERBROOKE QATINEAU